PREMIER ET UNIQUE MAGAZINE CONSACRÉ À L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE

Mémoria

Supplément ELDJAZAIR.COM

www.memoria.dz N°77 Mars 2020 Prix : 200 DA

ÉDITÉ PAR LE GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION El-Djazaïr

Fédération de France du FLN

COMMENT MENER UNE GUERRE « SANS ARMES »

Lettre de l'Editeur

POUR UNE VIVE MÉMOIRE

AMMAR KHELIFA
amar.khelifa@eldjazaircom.dz

Les nations se hissent par le savoir et se maintiennent par la mémoire. C'est cet ensemble d'événements qui se créent successivement aujourd'hui pour qu'un jour on ait à le nommer : Histoire. Sans cette mémoire, imbue de pédagogie et de ressourcement, l'espèce humaine serait tel un atome libre dans le tourbillon temporel et cosmique.

L'homme a eu de tout temps ce pertinent besoin de vouloir s'amarrer à des référentiels et de se coller sans équivoque à son histoire. Se confondre à un passé, à une ancestralité. Cette pertinence va se confiner dans une résistance dépassionnée et continue contre l'amnésie et les affres de l'oubli. Se contenir dans un souvenir, c'est renaître un peu. L'intérioriser, c'est le revivre ; d'où cette ardeur permanente de redécouvrir, des instants durant, ses gloires et ses notoriétés.

En tant que mouvement dynamique qui ne s'arrête pas à un fait, l'Histoire se perpétue bien au-delà. Elle est également un espace pour s'affirmer et un fondement essentiel dans les domaines de prééminence et de luttes. Transmettant le plus souvent une charge identitaire, elle est aussi et souvent la proie pitoyable à une éventualité faussaire ou à un oubli prédateur. Seule la mémoire collective, comme un fait vital et impératif, peut soutenir la vivacité des lueurs d'antan et se projeter dans un avenir stimulant et inspirateur. Elle doit assurer chez nous le maintien et la perpétuation des liens avec les valeurs nationales et le legs éternel de la glorieuse révolution de Novembre.

Il est grand temps, cinquante ans après le recouvrement de l'indépendance nationale, de percevoir les fruits de l'interaction et de la complémentarité entre les générations. Dans ce contexte particulier et délicat, les moudjahidate et moudjahidine se doivent davantage de réaffirmer leur mobilisation et leur engagement dans le soutien du processus national tendant à éterniser et à sacraliser l'esprit chevaleresque de Novembre. Ceci n'est qu'un noble devoir envers les générations montantes, qui, en toute légitimité, se doivent aussi de le réclamer. A chaque disparition d'un acteur, l'on assiste à un effacement d'un pan de notre histoire. A chaque enterrement, l'on y ensevelit avec une source testimoniale. Le salut de la postérité passe donc par la nécessité impérieuse d'immortaliser le témoignage, le récit et le vécu. Une telle déposition de conscience serait, outre une initiative volontaire de conviction, un hommage à la mémoire de ceux et de celles qui ont eu à acter le fait ou l'événement. Le témoignage devrait être mobilisé par une approche productive d'enseignement et de fierté. Raviver la mémoire, la conserver n'est qu'une détermination citoyenne et nationaliste. Toute structure dépouillée d'histoire est une structure sans soubassement et toute Nation dépourvue de conscience historique est une nation dépourvue de potentiel de créativité et d'intégration dans le processus de développement.

C'est dans cette optique de rendre accessibles l'information historique, son extraction et sa mise en valeur que l'idée de la création de cette nouvelle tribune au titre si approprié : Memoria, a germé. Instrument supplémentaire dédié au renforcement des capacités de collecte et d'études historiques, je l'exhorte, en termes de mémoire objective, à plus de recherche, d'authenticité et de constance.

amar.khelifa@eldjazaircom.dz

Supplément
N°77 Mars 2020

Fondateur Président du Groupe
AMMAR KHELIFA

Direction de la rédaction
Zoubir KHELAIFIA

Coordinatrice
Meriem KHELIFA

Reporter - Photographe
Abdessamed KHELIFA
Ghazi NACEF

Rédaction
Adel FATHI
Aissa KASMI
Boudjemaâ HAICHOUR
Derradji Salah dit Rostom
Hassina AMROUNI
Zoubir KHÉLAIFIA

Direction Artistique
Halim **BOUZID**
Salim **KASMI**

Impression
SARL imprimerie Ed Diwan

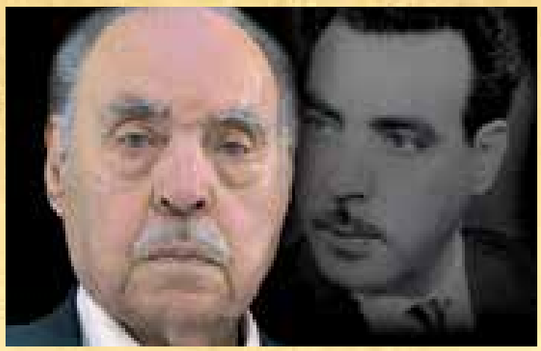
Contacts :
SARL COMESTA MEDIA
N° 181 Bois des Cars 3
Dely-Ibrahim - Alger - Algérie
Tél. : 00 213 (0) 661 929 726
+ 213 (23) 304 652
Fax : + 213 (23) 304 653
E-mail : redaction@memoria.dz
info@memoria.dz

SUR FACEBOOK
LE PREMIER ET L'UNIQUE MAGAZINE CONSACRÉ À L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE
Mémoria
Magazine sur l'histoire de l'Algérie

Mémoria
@Mmoria2

El-Djazair.com
GROUPE
GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION
www.eldjazaircom.dz

FÉDÉRATION DE FRANCE DU FLN



OMAR BOUDAOUD

FÉDÉRATION DE FRANCE DU FLN

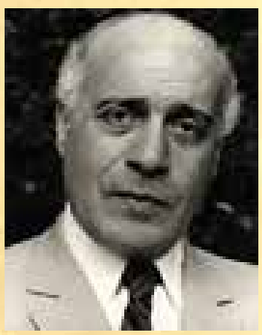
P.7 Histoire
Fédération de France du FLN
COMMENT MENER UNE GUERRE « SANS ARMES »

P.11 Histoire
UN DUEL EN TERRAIN ENNEMI

P.15 Histoire
A L'OMBRE D'OMAR BOUDAOUD

P.19 Histoire
DES NOMS ET DES LIEUX

P.23 Histoire
L'APPORT FINANCIER EN CHIFFRES



MOHAMED LEBJAOUI

MORAD TERBOUCHE

GUERRE DE LIBÉRATION

P.27 Histoire
Evocation de Mahdi El-Mahdi
L'UN DES MILITANTS ACTIFS DE LA FÉDÉRATION DE FRANCE DU FLN

P.33 Histoire
Chahid Hihi Mekki
UN CHEF EXEMPLAIRE

SAID BOUAZIZ

MOHAMED BOUDIAF

OMAR BOUDAOUD

ALI HAROUN

Supplément du magazine
ELDJAZAIR.COM
Consacré à l'histoire de l'Algérie

Edité par :
LE GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION
El-Djazair.com

Dépôt légal : 235-2008
ISSN : 1112-8860

SOMMAIRE

MAHDI EL MAHDI

CHAHID HIHI MEKKI

P.47 Portrait
Portrait du chahid Belkacem Benyahia
L'UN DES PRÉCUSRSUERS DE LA RÉVOLUTION DANS LE DAHRA

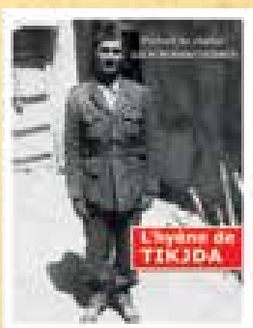
P.51 Portrait
Portrait du chahid Salhi Mohand Ouamer
L'HYÈNE DE TIKJDA

P.55 Histoire
Histoire militaire
L'ESPION DE L'EMPEREUR NAPOLÉON 1ER À ALGER : VINCENT-YVES BOUTIN

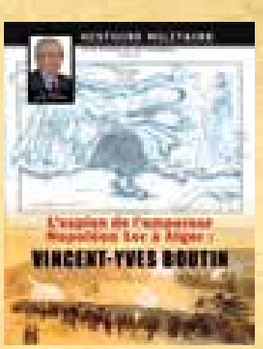
BELKACEM BENYAHIA

HISTOIRE D'UNE VILLE

P.63 DJEMAÂ SAHARIDJ, LE VILLAGE AUX 99 SOURCES



SALHI MOHAND OUAMER



VINCENT YVES BOUTIN

COMMENT MENER UNE GUERRE « SANS ARMES »

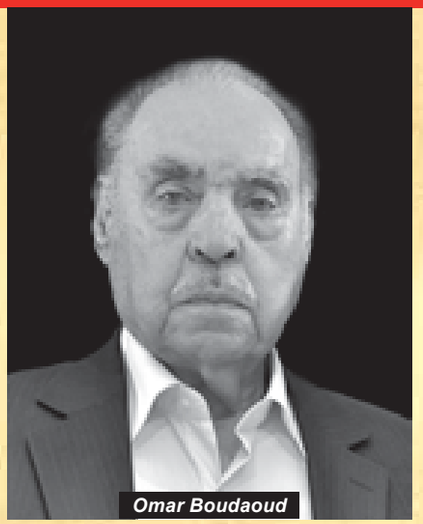
Adel Fathi

Guerre de libération

Histoire

Très tôt, les dirigeants de la Révolution se sont rendu compte de l'importance vitale d'un redéploiement sur le sol français pour le succès de leur projet. C'est ainsi qu'ils ont eu l'idée, sous l'impulsion de Mohamed Boudiaf, de créer une Fédération du FLN en France, dont la principale mission au départ était de soustraire la communauté algérienne installée dans l'Hexagone de l'influence des messalistes du MNA incarné par le leader nationaliste Messali Hadj, et qui constituait alors un sérieux rival pour le FLN sur le terrain de la lutte contre l'occupation.

Mohamed Boudiaf


Omar Boudaoud

Ali Haroun

Il faut rappeler que la guerre fratricide que vont se livrer les groupes de choc du FLN et ceux de son rival par des « règlements de compte » très meurtriers va faire plus de 4 000 morts et 12 000 blessés. La Fédération de France prend le dessus définitivement en 1958. Elle est alors dirigée par Omar Boudaoud, secondé par Ali Haroun.

Le FLN a, ainsi, décidé de prendre de l'avance sur son rival, essentiellement grâce la multiplication des groupes de choc, constitués de fidayine aguerris, issus généralement de l'Organisation spéciale (OS) qui ont prêté serment sur le Coran et qui étaient déchargés de toute autre tâche et exonérés de toute cotisation ou autre obligation. Ces groupes étaient aussi dotés d'un service de renseignement et fonctionnaient comme une organisation secrète, où seul le chef devait savoir où étaient cachées les armes et où les membres d'une cellule ne connaissaient pas les autres groupes et les hommes du commando ne connaissaient pas le nom de leurs victimes.

Parallèlement aux groupuscules MNA, ces commandos de choc avaient comme cibles principales les policiers français, responsables des répressions et intimidations quotidiennes dans les quartiers algériens. Du 25 août au 27 septembre 1958, ces commandos exécutèrent en France 56 sabotages et 242 attaques contre 181 objectifs économiques, militaires ou politiques, sans recourir au terrorisme aveugle. Des attaques plus sélectives visèrent en 1960 et 1961 les agents de force de police auxiliaire, les harkis de la préfecture de police de Paris.

Le difficile défi que les membres la Fédération de France du FLN eurent à relever était de mener la guerre contre le colonialisme français sur le sol même de la France, et surtout de mener une guerre « sans armes ». C'est ainsi que la fédération eut également comme mission de tenter d'influencer les milieux intellectuels et politiques français, en les sensibilisant sur la question algérienne.

Cela dit, le rôle le plus important, car déterminant pour l'essor de

Guerre de libération

Histoire

la lutte armée, qu'aura joué la Fédération de France du FLN, durant cette période cruciale, était notamment dans la collecte de fonds (80% du budget de fonctionnement du GPRA provenaient des cotisations de l'immigration algérienne, selon plusieurs sources), l'achat des armes et des munitions, les contacts avec les réseaux de soutien et la mobilisation de la communauté algérienne qui culmina par les manifestations historique du 17 octobre 1961 qui eut des échos retentissants dans le monde entier.

Vu le coût très élevé pour l'approvisionnement en armes pour les wilayas en Algérie, la mission importante de la Fédération était de fournir au FLN et à l'ALN des fonds récoltés auprès des travailleurs algériens en France, estimés par le ministère français du Travail à 250 000 (le montant de l'apport financier de 1955 à 1962 est de 40 milliards d'anciens franc), transférés vers l'extérieur et, à partir de 1961, vers les wilayas d'Algérie par des réseaux spécialisés.

Selon des statistiques officielles, l'organisation comptait en 1956 plus de 8 000 membres, et grâce à l'amélioration du recrutement, le nombre de ses membres va atteindre le chiffre de 136 345 en 1960, en comptabilisant les 878 éléments de la Belgique et de la Sarre en Allemagne.

En janvier 1960, le Congrès de Tripoli, par reconnaissance de son

rôle majeur dans la lutte de libération, promeut la Fédération de France du FLN en septième wilaya.

Beaucoup de militants nationalistes ont joué des rôles prépondérants dans le combat mené par la Fédération de France du FLN : de Mourad Terbouche qui créa la première cellule du FLN en France, à Mohamed Lebjaoui, qui fut le premier chef de la fédération jusqu'à 1957, remplacé par Omar Boudaoud, qui eut à assumer la responsabilité jusqu'à l'Indépendance, assisté d'Ali Haroun, désigné comme responsable politique de la fédération.

Plusieurs témoignages précieux sur cet épisode charnière de la guerre de Libération nationales ont été publiés. On cite notamment ceux écrits par Mohamed Lebjaoui, Ali Haroun, Omar Boudaoud.

Adel Fathi

REPARTITION DES RESPONSABILITES AU SEIN DU COMITE FEDERAL

OMAR BOUDAOUD –Chef de la Fédération

Coordination de l'ensemble des structures de la Fédération
Liaison avec le CCE et le GPRA

ABDELKRIM SOUICI	KADOUR LADLANI	SAID BOUAZIZ	ALI HAROUN
Membre du CF	Membre du CF	Membre du CF	Membre du CF
Finances de la fédération	Organisation Politico-administrative	Organisation spéciale (OS)	Commission centralede presse et information
Section universitaire de la fédération (Etudiants)	Comité d'organisation France:	Logistic	Organisation des détentions (prisonset camps)
AGTA travailleurs	Wilayas, Amalas, Zones, Régions, Districts, Secteurs, Kasmas, Sections, Groupes, Fractions, Cellules	Renseignements	Ecole de cadres
Suisse (1 région)		Contacts divers	Délégués à la presse et l'information auprès des wilayas (DPIW)

UN DUEL EN TERRAIN ENNEMI

Adel Fathi

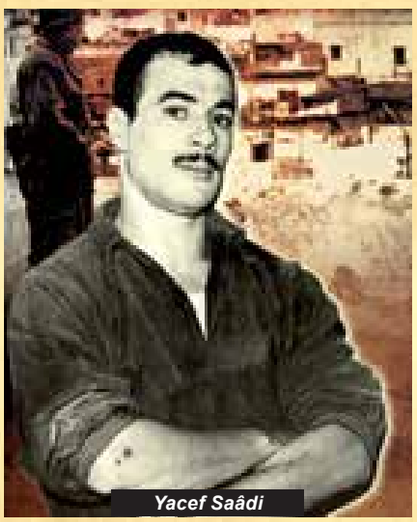
Guerre de libération

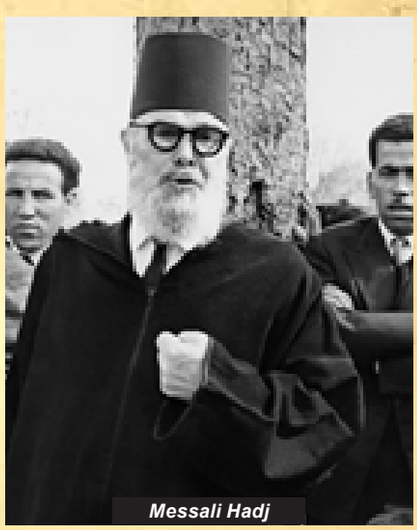
Histoire

Plus que toute autre considération, le combat qui devait être mené, sur le sol même de l'occupant, contre ceux qui s'affichèrent dès le départ comme contre-révolutionnaires, sera déterminant pour le sort de la lutte pour l'indépendance du pays, et notamment pour l'essor de la Fédération de France du FLN sur laquelle le commandement de la Révolution misait beaucoup pour mobiliser la communauté algérienne installée en France et collecter les fonds nécessaires pour la poursuite du combat.

La pugnacité, la cruauté et les rivalités minaient les deux camps (FLN et MNA), irréconciliables et prêts à tout pour asseoir leur mainmise sur l'importante communauté des ouvriers algériens établis en France, qui constituait, jusqu'à la veille de l'Indépendance, la principale source de financement du mouvement national et de la Révolution. Sauf que, à la différence du parti messaliste, le FLN avait cet avantage d'avoir largement acquis sa légitimité politique et populaire. Or, la motivation principale des membres du MNA dans leur acharnement impitoyable contre le FLN, c'est leur attachement «obsessionnel» et aveugle à Messali Hadj, le « zaïm », dont ils ne pouvaient accepter la moindre contestation de la part des Algériens se disant nationalistes.

Le conflit s'est dès le départ creusé à la suite des révélations d'une enquête de la police française, lors de l'arrestation en 1955 d'Ali Mahsas et Mourad Terbouche, premier chef de la


Yacef Saâdi


Messali Hadj

fédération, selon lesquels les meneurs de cette campagne, sous la direction de Mohamed Boudiaf, aidé de Yacef Saadi, auraient décidé de «liquider» les principaux dirigeants du MNA à commencer par Messali Hadj. D'ailleurs, un attentat a bien eu lieu contre Messali Hadj, le 17 septembre 1959, mais il a échoué parce

Ali Mahsas

Mourad Terbouche

Omar El-Ghazali, membre de la Fédération de France, dans la prison de Fresnes

qu'un des hommes du commando aurait refusé, d'après des témoignages, de lui tirer dessus parce qu'il a reconnu ce leader charismatique. C'est dire à quel point Messali Hadj était vénéré par une partie importante de la base militante algérienne, y compris au sein du FLN qui, pourtant, le combattait.

De leur côté, les groupuscules MNA ont tué plusieurs militants du FLN, notamment à Marseille. Ces groupuscules continuaient de semer la terreur dans les lieux fréquentés par les sympathisants du FLN, souvent avec la complicité de la police et des autorités françaises.

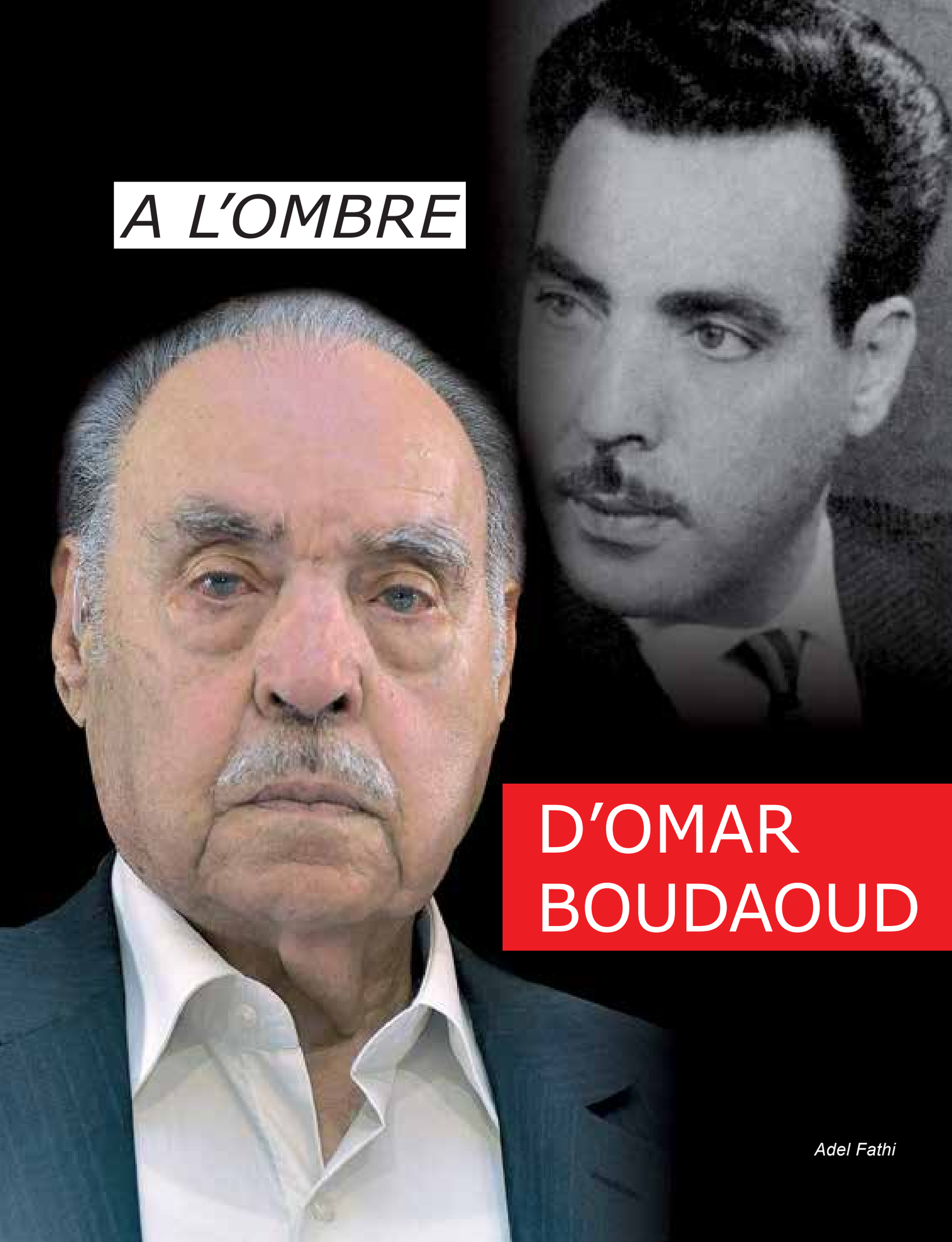
Les statistiques annuelles des victimes de cette lutte fratricide, pour la France, de janvier 1956 à décembre 1961, communiquées par le ministre d'Etat chargé des Affaires algériennes Louis Joxe, et cité par l'historien français Benjamin Stora dans son ouvrage-référence Ils venaient d'Algérie, montrent l'ampleur de la tragédie, sans préciser toutefois l'appartenance politique des victimes algérienne. Ce qui aurait permis de situer les responsabilités dans cette lutte fratricide entre le FLN et le MNA sur le sol français pendant cette période. Le document met en évidence le combat du FLN contre le colonialisme français et l'absence quasi totale du MNA sur ce front. Il y est ainsi mentionné que les commandos MNA n'ont commis aucun attentat sérieux contre de cibles ennemies, entendre françaises en Métropole. Ainsi, entre 1957 et 1961, 53 policiers ont été tués et 279 blessés dans des attentats attribués au FLN. Cela montre, en définitive, à quel point le MNA était déjà totalement hors course, et à vrai dire trop isolé pour ambitionner de conduire ou même de récupérer un événement de cette taille.

Il faut aussi analyser les événements du 17 octobre 1961 à la lumière de cette guerre d'influence que se livraient le FLN et le MNA en terre française, dans

Quelques figures emblématiques de la Fédération de France lors de la guerre de libération

le sens où les manifestations décidées et organisées par la Fédération de France du FLN, pour appuyer la cause nationale alors débattue aux Nations unies, visaient également à s'assurer l'adhésion massive des Algériens établis en France (ils étaient plus de 300 000), face à des rivaux politiques qui se sont montrés aussi machiavéliques que tenaces pour s'imposer sur la scène, en dépit de tous les déboires rencontrés depuis le début de cette aventure. Il s'agit clairement d'écraser définitivement le MNA sur son terrain, c'est-à-dire là où ses hommes se croyaient protégés et jouissaient du soutien d'une partie des ouvriers algériens qui agissaient plutôt par fidélité à Messali Hadj, le père du nationalisme algérien. La bataille du 17 octobre fut alors l'occasion de s'assurer une nette victoire sur un rival qui menaçait de brouiller le noble combat pour la liberté et le recouvrement de la souveraineté de l'Algérie. Mais, en même temps, la propagande colonialiste a vite fait d'exploiter cet événement tragique pour tenter d'accréditer la thèse selon laquelle les dizaines ou les centaines de cadavres d'Algériens jetés dans la Seine ce jour-là seraient le résultat des « règlements de comptes » entre Algériens. Les promoteurs de cette campagne pernicieuse d'intoxication entendaient bien évidemment disculper la police française des crimes atroces perpétrés contre des manifestants pacifiques.

Adel Fathi



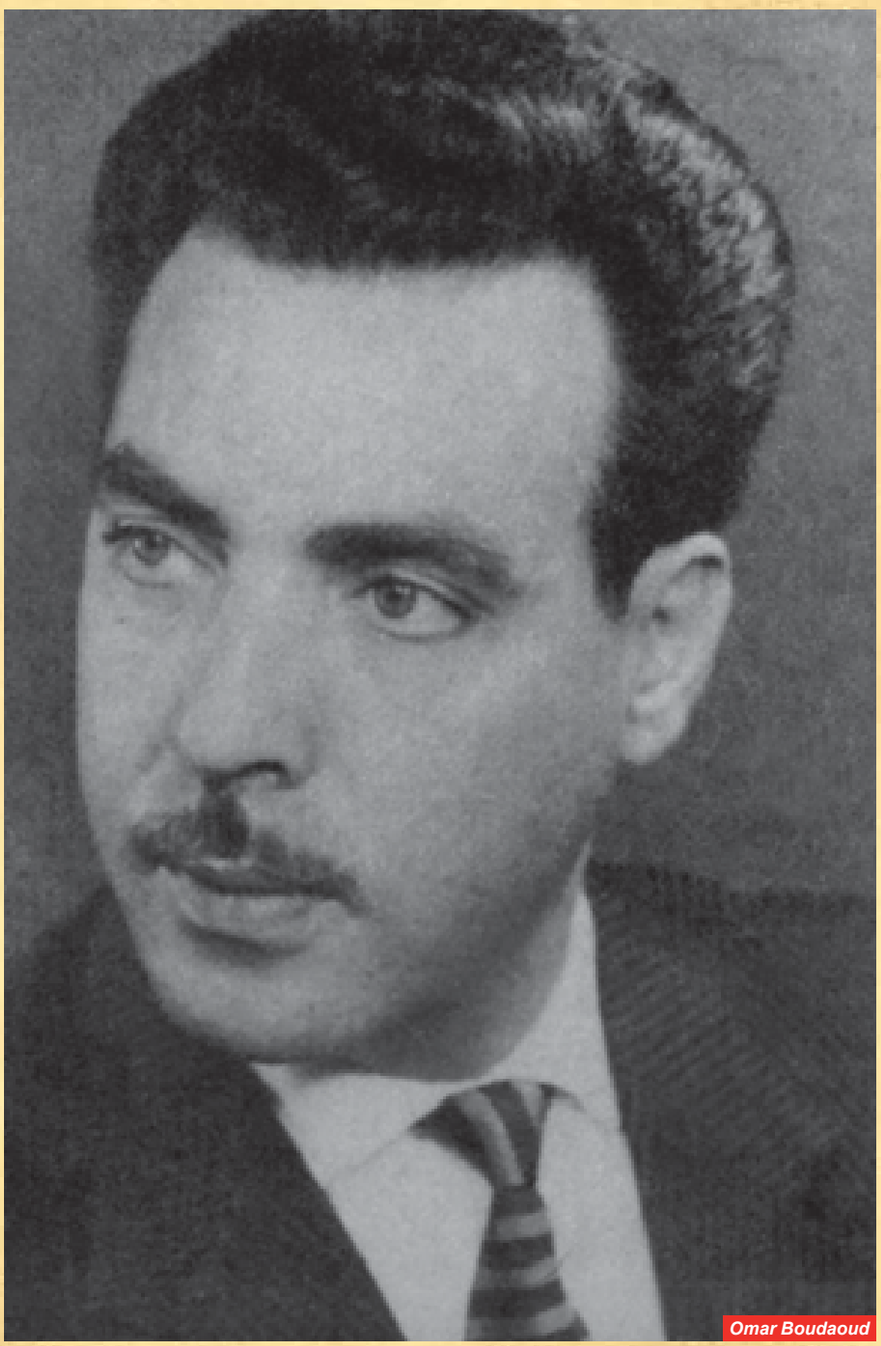
A L'OMBRE D'OMAR BOUDAOUD

Adel Fathi

On ne peut pas parler de l'histoire ou du rôle de la Fédération de France du FLN durant la guerre de Libération nationale, sans évoquer le nom d'Omar Boudaoud, qui fut celui grâce à qui cette structure créée en 1954 se vit promue en wilaya à part entière, en reconnaissance de sa place et de son apport inestimable pour la lutte armée contre l'occupation.

Ancien membre du PPA /MTLD et moudjahid de la première heure, Omar Boudaoud a été repéré dès son jeune âge pour son dynamisme et son dévouement pour la cause nationale. C'est ainsi qu'il est arrêté en mai 1945 et ne sera libéré qu'après la proclamation de l'amnistie générale en mars 1946. En février 1947, il est désigné responsable régional de l'Organisation Spéciale en Basse-Kabylie. Arrêté en 1949 dans la région de Baghlia, il est libéré en 1951 et part en France où il intègre directement le FLN, à sa création.

Présent dans toutes les étapes de création de la Fédération de France du FLN, aux côtés des précurseurs tels que Mohamed Lebjaoui, Mourad Terbouche, Mohamed-Salah Louanchi Abdelkrim Souici, Nacerddine Ait Mokhtar, Doum, etc., il réussit rapidement à s'imposer comme la cheville ouvrière de la fédération. Après l'arrestation de Mourad Terbouche par les autorités françaises, en 1956, il lui succède à la tête de la fédération et entame un véritable travail de réorganisation qui permet au FLN de s'imposer définitivement face à ses rivaux messalistes qui exerçaient alors une forte influence sur la communauté



Omar Boudaoud

De g.à dr. : Benyounes (Daniel), Omar Boudaoud, Abdelkrim Souici, Kaddour Ladlani, Mohamed Flici, Said Bouaziz, Ali Haroun, au 1er plan: Ahmed Doum.

algérienne, notamment dans les milieux ouvriers.

Les exploits successifs engrangés par la Fédération de France du FLN, durant cette période cruciale, que ce soit dans la collecte de fonds (80% du budget de fonctionnement du GPRA provenaient des cotisations de l'immigration algérienne), l'achat d'armement, les contacts avec les réseaux de soutien, ou dans la mobilisation de la communauté algérienne qui culmina par les manifestations historiques du 17 octobre 1961, témoignent largement des capacités et de la combativité de ce meneur infatigable. Car il s'agissait, pour lui et les membres de la fédération, de mener la guerre sur deux fronts : contre le colonialisme français sur le sol même de la France, et contre les groupuscules messalistes. Le défi, c'était surtout de mener, dans les deux cas, une guerre « sans armes ». Feu Omar Boudadoud donne une explication à ce choix qui peut paraitre cornélien : « Notre Révolution est une Révolution juste. Ce qui me préoccupait à l'époque, c'était qu'il y avait eu bavures contre les Français. On avait fait la guerre contre ceux qui nous faisaient la guerre. On n'a pas touché au peuple français, même si on avait les moyens de le faire. Notre communauté était très organisée et nous avions des armes. On aurait pu déposer des bombes dans toutes les villes françaises. »

Pourtant, à son arrivée en France, il lui a fallu, à lui et aux militants du FLN, s'engager pleinement dans la lutte contre les groupuscules liés au MNA de Messali Hadj, lesquels usaient de méthodes machiavéliques et parfois cruelles, et instaurer l'ordre au sein d'une immigration vulnérable. Il réussit rapidement à instaurer « une discipline et une justice de fer » et à neutraliser les différentes infiltrations qui parasitaient l'action des militants nationalistes. Et c'est ce qui a permis à la majorité de la communauté algérienne de manifester une adhésion sans faille au FLN et à la cause nationale.

Dans un hommage qu'il a rendu à Omar Boudaoud en 2012, l'ancien responsable politique de la Fédération de France du FLN, Ali Haroun, a déclaré sur cet aspect de l'action menée par les militants : « Quand Omar Boudaoud est arrivé en France, il lui fallait surtout mettre en place le «Nidham», dans un sens pyramidal, clandestin et hermétiquement cloisonné, être capable de rassembler les combattants. Il lui fallait organiser efficacement le régime des cotisations, installer une rigueur sans faille parmi les militants, renforcer les rangs du FLN de France. Il a réussi dans sa mission

car la Fédération a pu rassembler des sommes d'argent qui ont garanti l'autonomie financière du CCE et du GPRA à raison de 80% des finances des instances de la Révolution. Il a pu faire un travail de mobilisation de l'opinion publique française et internationale, recueillir l'adhésion des intellectuels progressistes. »

Même description donnée par l'ancien négociateur des accords d'Evian et ancien Premier ministre, Réda Malek : « La Révolution algérienne a triomphé grâce aux hommes de la trempe de Omar Boudaoud. Il était un homme très discipliné, fort d'une volonté inébranlable et d'une grande intelligence politique qui lui ont permis d'assumer convenablement sa mission au sein de la Fédération de France. Il est le prototype du révolutionnaire moderne. »

Beaucoup d'écrits ont été consacrés à cette page de notre histoire, notamment de la part de Ali Haroun, et des enquêtes de plus en plus osées sur les événements tragiques du 17 octobre 1961, mais le témoignage d'Omar Boudaoud (qu'il a publié en plusieurs étapes depuis 2007) donne une lecture plus exhaustive et, disons, plus désintéressée de ces événements, mais aussi du fonctionnement de la structure qu'il a eu à diriger et de ses ramifications à travers la France métropolitaine et toute l'Europe.

Adel Fathi

De g. à dr. : Abdelkrim Souici, Omar Boudaoud, Ali Haroun en 1959

De g. à dr.: Laroussi Khalifa, Colonel Lotfi, Ali Kafi, Omar Boudaoud, lors d'une session du CNRA à Tripoli, à l' hôtel Méhari

DES NOMS ET DES LIEUX

Adel Fathi

Lorsque Mohamed Boudiaf charge Mourad Terbouche de structurer le FLN dans l'émigration, il lui suggère d'être offensif et de s'appuyer sur les militants issus de l'OS, qui avaient réussi à se rendre clandestinement en France. Ce groupe investit les milieux ouvriers et crée un premier comité chargé de la propagande, des finances et des affaires syndicales, en même temps que des groupes d'action couvrant toute la France, mais aussi la Belgique, la Suisse, l'Italie et l'Espagne.

L'école des cadres à Hagen (RFA) 1959-1960 : Au 1er rang accroupis de g. à dr : Omar Boudaoud, Abdelkrim Chitour, Belkacem Benyahia. Assis : à droite, Mourad Terbouche.

Ce groupe se réunit en janvier 1955 à Luxembourg, pour tracer un programme aussi détaillé qu'ambitieux.

Ce programme se résume comme suit :

- Faire connaitre l'autorité du FLN auprès des émigrés algériens ;
- Déjouer les plans de la police françaises ;
- Eliminer physiquement Messali Hadj et intégrer ses partisans au sein du FLN ;
- Associer la communauté algérienne dans la lutte pour l'Indépendance ;
- Préparer des actions armées sur le sol français ;
- Sensibiliser l'opinion publique françaises sur la question algérienne et la justesse du combat que mène le peuple algérien ;
- Faire barrage aux hommes de Messali dans la collecte des fonds.

Il va sans dire que certains points de ce plan d'action ont été recadrés ou tempérés, au moment où la fédération adoptait une nouvelle politique privilégiant l'action politique et la sensibilisation, au détriment de l'action armée et la guerre fratricide.

Guerre de libération

Histoire

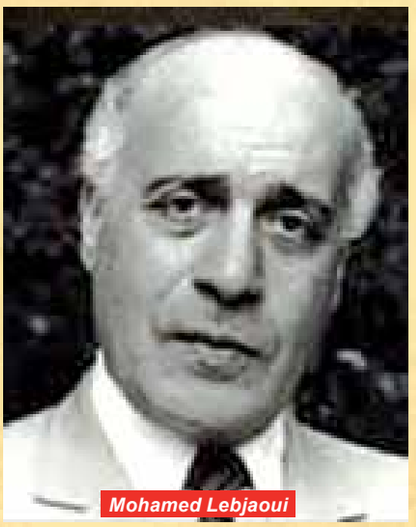
En haut, à gauche : Omar Boudaoud, au centre : Abdelkrim Souici, à droite : Ali Haroun
ci-dessous à gauche : Kaddour Ladlani, à droite : Said Bouaziz.

Le tout premier noyau qui initia la fédération de France du FLN était composé d'anciens militants du MTLD qui avaient déclaré leur dissidence suite à la crise de 1953-1954. Il s'agit notamment des :

- militants de Sochaux : Mohamed Merrar, Ahmed Doum ;
- militants de Lyon : Noui Aïssa, Mesli, Si Larbi, Mohamed Sahli, Si Mohamed, Si Hamed ;
- militants de Marseille : M'hammed Haddad, Si Arezki (assassinés par les messalistes en 1956) ;
- militants de Lille : Oudjedi, Djilali Damerdji ;
- militants de Paris : Boumediene Mohand-Akli, Slaimi Saïd et Mourad.

Ils seront bientôt rejoints par un deuxième groupe composé de : Benmhel, Tayeb Boulehrouf, Boulkroua Moussa, Didouche Mourad, M'hammed Yazid, Benferhat

Salah Louanchi


Mohamed Lebjaoui

Boussaïd, Belaala Aïssa, Omar Bellouchrani et Amroune Saïd.

La deuxième rencontre secrète entre Mohamed Boudiaf et Mourad Terbouche en Suisse aboutit à la mise en place d'une instance organique du FLN dans l'émigration. Celle-ci comprenait : Ali Mahsas, Mohamed Zerrouk, Abderrahmane Gherras et Taleb Mehdi, rejoints un peu plus tard par Chawki Mostefaï et l'écrivain Mohamed-Chérif Sahli. Dans le même sillage, des militants exclus du parti lors de la crise dite berbériste de 1949, ont été réhabilités pour être intégrés dans les premières cellules de la Fédération de France du FLN. Parmi ses militants, on peut citer : Mohand-Amokrane Khelifati et Rabah Oumoussa.

Les dirigeants ont conçu un découpage territorial adapté à la conjoncture et au déploiement organique, Selon ce découpage, le territoire français est divisé en quatre wilayas :

1. Wilaya du Nord ;
2. Wilaya de Paris, divisée en deux zones :

a. Paris I : rive gauche de la Seine ;
b. Paris II : rive droite de la Seine

3. Wilaya de l'Est ;
4. Wilaya du Sud : elle comprend Marseille, Lyon et Bordeaux.

La première instance ne dura pas longtemps, puisqu'elle fut vite démantelée par les autorités françaises, et ses deux principaux animateurs : Mourad Tarbouche et Ali Mahsas, arrêtés. Une deuxième instance fut créée et dont la direction fut confiée à Fodhil Bensalem. Elle était structurée comme suit :

- Mohamed Mechati, responsable de la région Est de la France, chargé de l'information, de l'édition et de la distribution ;
- Fodhil Bensalem, responsable de la région Nord, chargé de l'impression ;
- Ahmed Gherras, responsable des régions Centre et Sud (Lyon, Marseille), chargé de l'information et de la distribution ;
- Ahmed Doum, responsable de la région de Paris, chargé des finances.

Cette structure a, toutefois, connu des débuts difficiles, à cause d'une rupture de communication subite avec les frères en Algérie. mais Ahmed Doum a réussi, grâce à son dynamisme, à trouver des solutions et à renouer le contact avec Alger en s'y rendant en novembre 1955. Il a ainsi réussi à acheminer à Paris Mohamed-Salah Louanchi, fraichement nommé à la tête de la Fédération de France du FLN par Abane Ramdane. Ce dernier était en rivalité avec Mohamed Boudiaf pour chapeauter la représentation du FLN dans l'émigration. Louanchi arrive ainsi en France avec une nouvelle équipe composée de : Mohamed-Chérif Sahli, Chawki Mostefaï, Frantz Fanon, Tayeb Boulehrouf, Zine El-Abidine Moundji, Hadj Chechali, Abderrazak Chentouf et Mostefa Lacheraf.

Ainsi, selon la nouvelle structuration, Salah Louanchi préside le nouveau comité de direction de la fédération, aidé de quatre membres : Mohamed Mechati, Fodhil Bensalem, Ahmed Gherras et Ahmed Doum. Deux nouveaux membres font leur entrée au comité : Ahmed-Taleb Ibrahimi, chargé des relations avec l'extérieur, et Tayeb Boulehrouf, chargé de l'information, assisté par Mohammed Harbi, Moussa Boulkroua, Abdelmalek Benhabyles et Hocine Moundji.

Adel Fathi

L'APPORT FINANCIER EN CHIFFRES

Semaine de procès politiques
1 AUJOURD'HUI DEVANT LE TRIBUNAL MILITAIRE DE PAR
LES ADEPTES DU "PROFESSEUR" JEANSO
(en fuite) chef du réseau de soutien F.L.N
Adel Fathi

La plus grande contribution de la communauté algérienne établie en France à l'effort de guerre fut principalement financière. La Fédération de France du FLN n'a fait que catalyser l'engagement d'une majorité d'ouvriers en faveur de la Révolution, en dépit des conditions difficiles dans lesquelles ils évoluaient, aggravées par la recrudescence de la répression policière depuis le déclenchement de l'insurrection armée en Algérie.

Lundi 5 septembre 1960 — L'AURORE

Semaine de procès politiques

AUJOURD'HUI DEVANT LE TRIBUNAL MILITAIRE DE PARIS

LES ADEPTES DU "PROFESSEUR" JEANSON

(en fuite) chef du réseau de soutien F.L.N.

DE GAUCHE A DROITE : Djamila BOUHIRED, Dominique JARDOIS (en fuite), Georges MEIER, Cécile MARION (en fuite) et Jacques CHARRIT

Dans leur livre Les porteurs de valises, paru en 1979, Patrick Rotman et Hervé Hamon indiquent, à titre d'illustration, que la contribution mensuelle – obligatoire, faut-il préciser – des ouvriers algériens dans l'émigration, et notamment en France, était estimé à 500 millions d'anciens francs, qu'ils versaient régulièrement à la Fédération de France du FLN. Les deux historiens français confirment ce qui est déjà rapporté par des sources algériennes, notamment un rapport rédigé en 1961 par Ahmed Francis, alors ministre des Finances au sein du GPRA, à savoir que ce montant couvrait, à une certaine période, 80% du budget du GPRA.

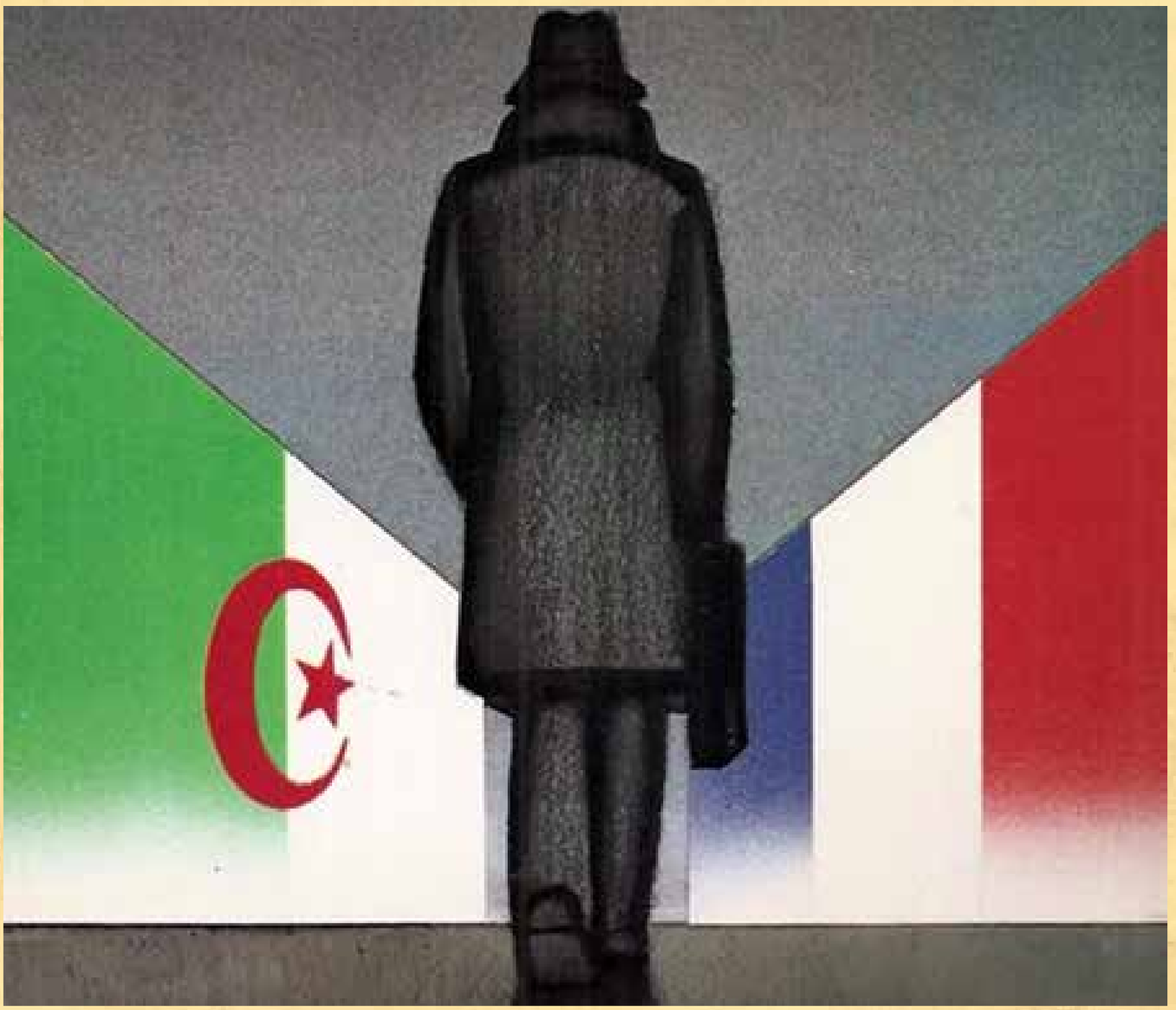
La fédération a su maintenir le volume des cotisations au même niveau, en fixant d'abord le montant à 1000 anciens francs pour chaque ouvrier, de 1954 à 1956, puis en l'augmentant graduellement, au fur et à mesure que la structure prenait de l'ampleur, pour atteindre 2000 anciens francs en 1956, puis 2500 en 1957, avant de monter à 3000 en 1958, et enfin à 4000 en 1959.

Il faut savoir qu'au total, les ouvriers algériens envoyaient en Algérie environ 400 milliards d'anciens francs, dont 10% étaient versés au FLN, ce qui fait que ce dernier était doté d'un budget de 7 à 10 milliards d'anciens francs.

Autre catégorie d'Algériens actifs qui cotisaient en France pour la Révolution : les commerçants. Les statistiques montrent que ceux-là versaient entre 5 000 et 50 000 francs par mois, selon les chiffres d'affaires et les recettes de chacun.

Les étudiants, eux, versaient entre 500 et 1000 anciens francs par mois, pour ceux qui avaient une bourse ou étaient aisés.

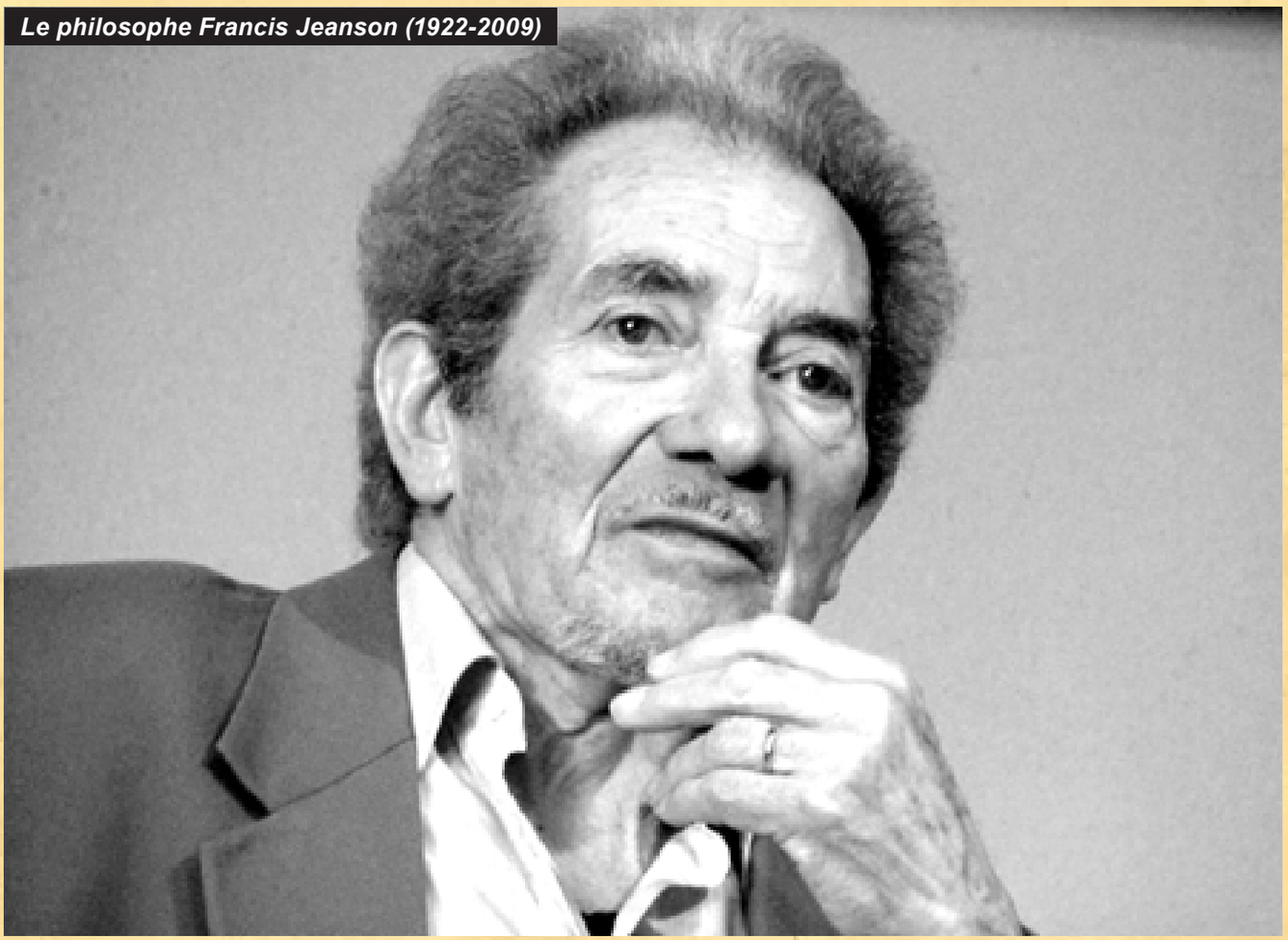
Avec la montée du nombre d'adhérents à la fédération, et le retrait progressif des messalistes qui continuaient à exercer, jusque-là, une certaine influence sur les milieux ouvriers algériens en France, le volume des cotisations commençait à augmenter substantiellement à partir de 1957. Ainsi, la fédération



a pu collecter 20 millions, lors du premier semestre de cette année, et 463 lors du deuxième. En 1958, elle a transféré 494,4 millions.

En janvier 1961, le total des cotisations versées par les travailleurs algériens en France a atteint 108 602 630 anciens francs (55 062 750 constituent l'apport des commerçants et 53 539 880, celui des ouvriers).

La Fédération de France du FLN avait d'autres sources de financement, hors cotisations mensuelles. Celles-ci provenaient notamment des taxes imposées par les « comités des mœurs » aux prostituées et autres proxénètes, en plus des frais de justices prescrits par les tribunaux révolutionnaires, les dons de différents types comme la zakate, le ouchour, sans oublier les aides provenant des pays arabes et musulmans et des organisations internationales. A ce sujet, on sait que la solidarité des pays étrangers était restée, pendant les premières années de la Révolution, au stade du discours politique. Ce n'est qu'à partir de 1961, que ces pays ont commencé à apporter des aides financières. C'est ainsi que la Ligue arabe a, lors d'une réunion au Liban, décidé d'allouer 12 milliards de francs comme aide à l'effort de


Le philosophe Francis Jeanson (1922-2009)

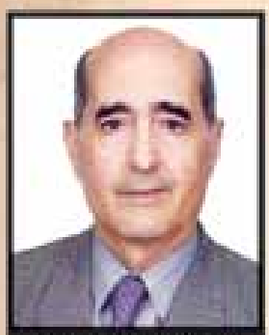
guerre des Algériens contre le colonialisme français.

S'agissant des opérations de transfert des fonds collectés en France, la fédération du FLN prenait de grandes précautions, parce qu'elle se savait épiée par les services de renseignements français. Face au durcissement des mesures de contrôle sur tout transfert de fonds des Algériens, les responsables de la fédération étaient parfois contraints de recourir à des amis de la révolution algérienne, comme les membres du célèbre réseau Jeanson, pour transporter dans leurs valises des fonds destinées au GPRA en Tunisie.

Cela dit, la plus grande difficulté rencontrée par les membres de la fédération, c'était dans la collecte de cotisations, eu égard aux risques encourus par les agents chargés de l'opération qui, à chaque fois, devaient user de nouveaux stratagèmes pour échapper à la police française, mais aussi aux différents indicateurs et aux messalistes du MNA. C'est pourquoi le comité fédéral a mis en place un réseau de type pyramidal, inspiré du modèle des cellules de fidayine de la bataille d'Alger, dont les membres ne se connaissaient pas.

Les membres de la fédération étaient confrontés à un autre écueil : les mauvais cotisants. Pour parer à d'éventuelles « évasions », le réseau FLN durcit le contrôle au niveau des hôtels et des différents foyers occupés par les ouvriers algériens et exigea de tous les Algériens établis en France de signaler tout changement de résidence, pour pouvoir continuer à recevoir leurs cotisations.

Adel Fathi



Par : Mr Aïssa Kasmi,
Ancien Moudjahid

Evocation de Mahdi El-Mahdi

L'UN DES MILITANTS ACTIFS DE LA FÉDÉRATION DE FRANCE DU FLN

Guerre de libération

Histoire

Le village de Toudja, dans la wilaya de Bejaia, est connu pour avoir consenti des sacrifices incommensurables pour la libération de l'Algérie du joug colonial, à l'instar de toutes les régions montagneuses d'Algérie, d'Est en Ouest, du Nord au Sud. La liste officielle des martyrs de cette commune inscrits au sanctuaire érigé à l'entrée du village, porte le nombre de 556, sans compter les oubliés de l'histoire qui sont nombreux. L'armée française a semé la terreur dans cette région laissant des séquelles indélébiles dans la mémoire des habitants ayant vécu les affres de la guerre et qui ont légué à leur descendance des images atroces qui se transmettront inéluctablement de génération en génération jusqu'au jour dernier.

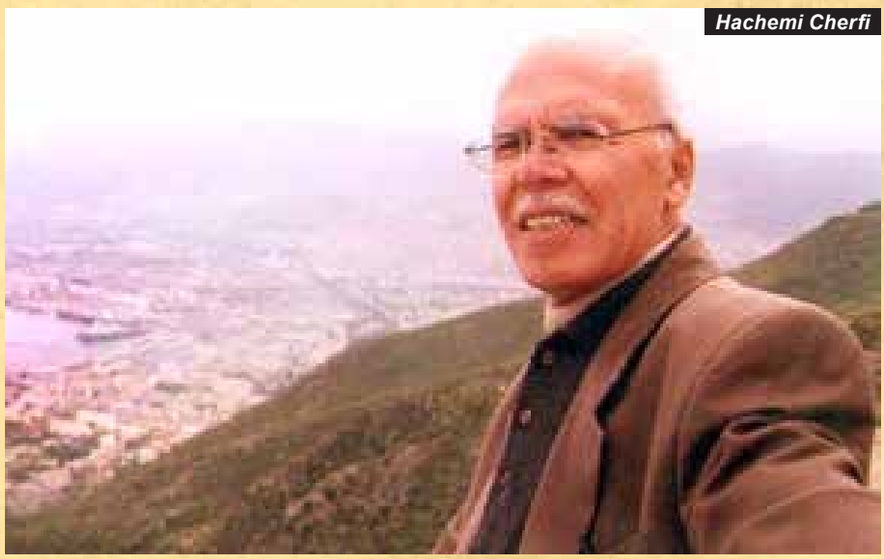
Aujourd'hui, dans cette contribution, nous allons évoquer la mémoire de l'un des dignes fils de Toudja qui a milité intensément au sein de la Fédération FLN de France durant la Révolution. Il s'agit de Mahdi El-Mahdi dit El-Mahdi Naïth-El-Mahdi, né le 26 décembre 1931 à Toudja (wilaya de Bejaia), fils de Mahdi Salah dit Salah Oulmahdi et de Aït-Larbi Tata. La famille Mahdi que l'on appelle aussi « Aïth-El-Mahdi » ou « Ilmahdyen » ou encore « Araw Oulmahdi », est, selon de nombreuses sources crédibles, l'une des principales familles conservatrices qui se sont fixées dans la zone montagneuse de Toudja (tribu des itsoudjen) depuis longtemps, probablement plus de six ou sept siècles. Son père, Salah Oulmahdi était un homme pieux, modeste et d'une grande sagesse. L'une de ses sœurs s'était mariée avec Cheikh Larbi Cherif, nationaliste invétéré, connu pour son érudition en sciences religieuses, membre de l'Association des Oulémas

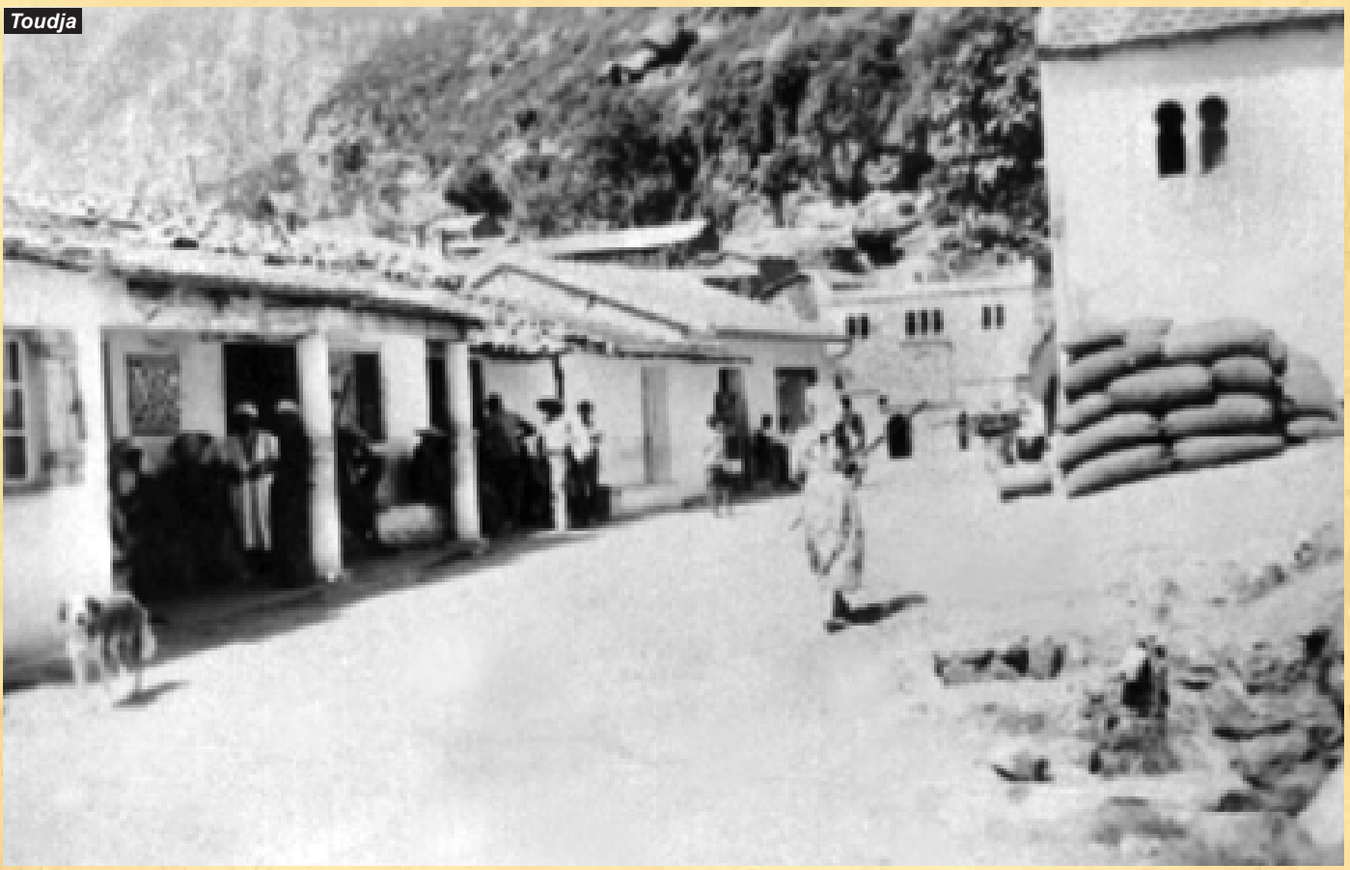
Mahdi El-Mahdi

Cheikh Larbi

Algériens. Ce dernier est en outre l'oncle paternel de l'homme politique algérien Hachemi Cherif, né le 5 octobre 1939 à Toudja et décédé le 2 août 2005, après avoir été membre fondateur du PAGS, créé en 1966, puis président du MDS, fondé en 1996. La famille Cherif est originaire du petit hameau d'Attallah (commune de Toudja) qui a donné à la révolution six maquisards parmi lesquels cinq (05) sont tombés au champ d'honneur. Si El-Mahdi a reçu comme ses nombreux frères et sœurs la meilleure éducation possible, empreinte de foi et de patriotisme.

Après avoir fréquenté l'école de Toudja pendant tout le cycle primaire, Si El-Mahdi avait quitté Toudja très jeune en 1947 (à 16 ans) pour se rendre en France, précisément à Saint-Fons (Lyon). Dans cette ville qui comptait déjà à l'époque un grand nombre de ressortissants originaires de son douar, il a travaillé dans les usines du groupe chimique et pharmaceutique « Rhône-Poulenc ». Durant son séjour en France, il revenait régulièrement à Toudja durant les congés annuels, sachant qu'il était très attaché à sa famille. Bien avant la Révolution, soit vers 1952, il adhère au PPA/MTLD au sein duquel il acquiert une solide formation politique qui lui a permis de se forger un caractère de militant nationaliste prêt à toutes épreuves. En plus, Si El-Mahdi était un bel homme, toujours soigné dans son habillement, d'une correction exceptionnelle et d'une éducation raffinée. Il était sobre discret et d'un tempérament calme inspirant confiance et respect. Aussi, dès le déclenchement de la Révolution, il n'avait pas hésité un seul instant à s'intégrer dans les premières cellules formées par la


Hachemi Cherfi


Toudja

Moudjahidine de Toudja

Fédération de France du FLN dans le but de rassembler les émigrés et de les mobiliser pour mener la lutte de libération nationale sur le territoire de l'ennemi. Compte tenu de son engagement indéfectible pour la cause nationale et de sa forte personnalité, Si El-Mahdi a rapidement gravi les échelons de la hiérarchie mise en place à l'époque en occupant de nombreux poste d'encadrement au sein des groupes de choc, avant d'être nommé Chef de secteur. Durant toute cette période, il a organisé et participé à de nombreuses actions mémorables contre le MNA et contre les infrastructures de la puissance coloniale et ses différents services de répression.

En prison le 9 novembre 1957

Identifié et activement recherché par la police française, il a fini par être arrêté en 1961, et après avoir subi des sévices inqualifiables, il a été emprisonné à la maison d'arrêt de St Paul (Lyon) en compagnie d'autres frères de combat parmi lesquels on peut citer Gherbi Moussa dit Si Moussa (encore en vie), fils de Cheikh Saïd Ougherbi (Imam de la mosquée de Toudja de 1924 à 1954) et Abou Abdellah Saïd, originaire de Bouira (également en vie). Ces deux derniers étaient incarcérés avec lui dans la même cellule. Si El-Mahdi a rejoint l'Algérie dès sa libération de prison après le cessez-le feu le 19 mars 1962. Après avoir contribué pendant quelques mois, à la mise en

Toudja

Mahdi El-Mahdi

place de l'administration communale à Toudja au lendemain de l'indépendance, il s'installe à Alger où il a d'abord travaillé comme délégué commercial jusqu'à la fin du mois d'avril 1963. Entre temps, il s'était marié à Toudja le 26 novembre 1962 avec Bencheikh Taous, fille de Bencheikh Mohand Amokrane dit Si Mohand Ou-Chikh, un homme honorablement connu dans tout le douar de Toudja. Sous la pression de ses anciens compagnons de la Fédération de France qui connaissaient parfaitement ses qualités humaines et son amour pour la patrie, il est incorporé le 1er mai 1963 dans les rangs de l'ANP au sein de laquelle il a activé jusqu'à son admission à sa retraite le 1er juillet 1988, avec le grade de Capitaine auquel il avait été promu le 1er novembre 1984. Il a vécu sa retraite entre Alger et Toudja où il a pu réaliser le premier bain maure de notre village. Il nous a quittés le 12 février 2012 à l'âge de 81 ans après avoir accompli dignement sa mission vis-à-vis de son pays et de sa famille.

Le Moudjahed Aïssa Kasmi

Le chahid **HIHI MEKKI**

UN CHEF EXEMPLAIRE

Derradji Salah dit Rostom

Le chahid Hihi Mekki est né le 25 octobre 1932 à Aïn Beida, dans la wilaya d'Oum El-Bouagui, d'un père postier qui s'appelait Lamine, tombé au champ d'honneur lors des manifestations du 8 mai 1945 à Souk Lethnine, près de Béjaia, mais on n'a jamais pu trouver sa tombe, jusqu'à aujourd'hui. Sa mère, Loucif Hadda, est décédé en juillet 2007. Le chahid avait quatre frères, Djamel, Mohamed et Abdelmadjid. Né le 25 août 1936 à Aïn Beida, Abdelmadjid a milité au sein des cellules du Front de libération nationale à Constantine alors qu'il était étudiant au lycée d'Aumale, qui porte aujourd'hui le nom de Rédha Houhou.

Capitaine Hihi Mekki chef de la zone 1 Wilaya 1

Hihi El Mekki

Il a été recruté le 10 mars 1956, avec Abdelaziz Kara, qui sera responsable du Centre Zitoune en Tunisie pendant la Révolution, avant de devenir, plus tard, diplomate, et Abdelaziz Zerdani, qui, lui, sera à l'Indépendance ministre du Travail et des Affaires sociales. Les trois ont travaillé ensemble dans la gestion de la Wilaya I, sous l'autorité d'Adjel Adjoul. Abdelmadjid tomba en martyr dans les bras de son ami Zerdani dans une bataille contre l'armée française dans les environs de la commune Kaïs en mai 1956, tandis que les deux autres avaient été mutés au centre de commandement de la Révolution en Tunisie.

Le quatrième frère était Hihi Bachir, un moudjahid né en 1934 à Ain Beida. Il a suivi ses études dans le même lycée que son frère Abdelmadjid et était, lui aussi, militant du FLN au sein des cellules estudiantines. Il a rejoint le maquis en Wilaya I, à la suite de la grève des étudiants du 19 mai 1956. Il était parmi les intellectuels et un des secrétaires du défunt moudjahid Abdallah Belhouchet . Après l'Indépendance, il a travaillé comme directeur régional de Sonelgaz. Il est toujours en vie et réside actuellement à Alger.

L'enfant Hihi Mekki a été élevé dans une famille modeste de la ville d'Ain Beida, où il a appris le Saint Coran et les rudiments de la langue arabe. Il a ensuite poursuivi ses études à la Medersa de Constantine, qui deviendra à partir de 1951 « Lycée d'enseignement franco-musulman de Constantine » jusqu'à l'obtention du baccalauréat, qui était considéré alors comme un diplôme de haut niveau,

Le père Hihi Lamine (Chahid)

compte tenu des conditions difficiles vécues par la plupart des familles algériennes, dont les enfants étaient privés de leur droit à l'éducation.

Il a travaillé dans le même lycée en tant que maître d'internat. Selon le témoignage d'un de ses amis et camarade du lycée, le professeur Ali Bedouhane qui vit actuellement à Jijel, Hihi Mekki a utilisé le lycée comme point de départ pour diffuser les idées nationalistes dans le milieu des étudiants. Militant au MTLD, puis au sein de l'Organisation civile du FLN, il était imprégné de ces idées que lui avait inculquées le moudjahid Belgacem Zinaï, connu sous le nom de Cheikh Belgacem El-Beidaoui.

Le même témoin ajoute que les élèves, venant des différentes écoles de Constantine (lycées, Institut Ben Badis, Institut El-Kettania) et issus des différentes villes de l'Est du pays, suivaient l'actualité et tout ce qui se passait sur la scène politique, notamment ce qui avait trait à notre situation politique, et qu'ils échangeaient les idées et les réflexions et écoutaient ce qui leur parvenait de toutes les villes d'Algérie. C'est pourquoi, d'ailleurs, leurs rassemblements se tenaient souvent dans certains cafés, très fréquentés par les étudiants, surtout les week-ends ou lors des permissions de sortie. Ces rencontres étaient toujours clôturées par Hihi Mekki, donnant des directives aux lycéens, en les exhortant à rester engagés pour la cause nationale qui les guidera à se libérer du joug colonial et à recouvrer leur souveraineté et leur liberté.

Le moudjahid Abderrazak Bouhara, dans son livre Les viviers de la libération, a rendu hommage à Hihi Mekki pour son rôle actif dans le milieu étudiant depuis son entrée au secondaire, même si son action sera plus importante à partir de 1953, avec notamment la création, en 1954, d'une association estudiantine dénommée : l'Association de la jeunesse estudiantine musulmane constantinoise (AJEMC). Cette association, avec son homologue algéroise, étaient les ancêtres de l'UGEMA.

L'association avait pu obtenir l'agrément des autorités coloniales, mais à la condition qu'elle soit apolitique. Elle sera dirigée par Hihi Mekki, Ali Abdellaoui (ancien ambassadeur), Ali Lahdari (ancien ambassadeur), Fadila Saadane (tombée au champ d'honneur le 17 juin 1960 à Constantine) et, enfin, Abdelhak Gouissem (tombé au champ d'honneur le 16 mars 1960 dans la région de Zouit, wilaya de Skikda). Elle a réussi à publier un bulletin intitulé L'Essor estudiantin. Les services de sécurité étaient encore loin de soupçonner que ce mouvement était l'émanation du MTLD. Bien que cette organisation n'ait pas survécu longtemps, elle a tout de même réussi à diffuser les idées nationalistes dans le milieu des étudiants, lesquelles idées vont bientôt, au déclenchement de la Révolution, apporter leurs fruits. Ainsi, lorsqu'un étudiant s'adressait à son camarade par un « Je suis ton frère ! », celui-ci lui répondait : « Ton frère est dans le maquis ! », signifiant que les vrais frères étaient avec l'ALN.

Les étudiants, à leur tête Hihi Mekki, se mobilisèrent, en adoptant des positions radicales et irréversibles lors de la rentrée scolaire de l'automne 1955, à la suite des horribles massacres commis par l'armée d'occupation contre des citoyens sans défense, notamment au stade de Skikda, et le bombardement de villages en représailles au soulèvement du 20 août 1955 dans le Nord-Constantinois. L'escalade et l'ébullition des étudiants ont conduit les autorités françaises à durcir leur contrôle sur les étudiants, et ont même arrêté, soumis à l'interrogatoire et torturé un grand nombre d'entre eux avant de les jeter en prison. C'est ce qui est arrivé à Hihi Mekki,

4- Amar Ouamrane. 6- Colonel Amirouche 7- Hihi El Mekki

arrêté le 15 novembre 1955, pour atteinte à la sécurité et à l'ordre public, et incarcéré à la prison de Djorf à M'sila.

C'est ainsi que de nombreux étudiants ont rejoint le maquis, avant la grande mobilisation qui suivra l'appel à la grève générale des étudiants du 19 mai 1956, frappé de son fameux slogan : «Avec un diplôme en plus, nous ne ferons pas de meilleurs cadavres.» C'était une invitation très franche à rejoindre la Révolution.

Le résultat est que si les autorités coloniales visaient, à travers l'ouverture des établissements scolaires à une minorité d'Algériens, à faire croire à l'opinion publique internationale qu'elles ne distinguaient pas entre les Indigènes et les Français en matière de droit à l'éducation, en réalité, elles cherchaient à endoctriner les jeunes étudiants et à les éloigner des idées nationalises. Et c'est ce plan qu'a réussi à faire échouer Hihi Mekki, et avec lui tous les étudiants qui ont rejoint la Révolution, dont ils sont devenus les principaux supports.

Hihi Mekki a été arrêté, suite à ses activités intenses, le 15 novembre 1955. Après de longs interrogatoires, il a été décidé de le transférer et de l'incarcérer à la prison Djorf, à Msila, afin qu'il puisse être facilement surveillé tout en en étant tenu éloigné du milieu des étudiants.

Cependant, d'après le témoignage que nous a accordé un de ses codétenus, le moudjahid Mazouz M'barek dit Bala Zeghad , son emprisonnement ne l'a aucunement fléchi. Au contraire, cela a renforcé sa conviction et son dévouement pour la cause nationale. Aussi, les dures conditions de détention ne l'ont guère ébranlée. Maitrisant les deux langues, il a été choisi par les détenus pour être membre de la

1- Hihi El Mekki. 2- Colonel Amirouche

délégation représentant les détenus auprès de l'administration pénitentiaire. Il se distingua comme un des meilleurs porte-voix des détenus, et devint rapidement l'intermédiaire entre les détenus et l'administration, en se chargeant de transmettre leurs doléances, en matière de soins, de courrier et divers problèmes à l'administration.

Bien que les autorités coloniales aient voulu, à travers la création des centres de détention, isoler les militants algériens et tous ceux qui constituaient une menace pour leur sécurité et leur stabilité, ces camps se sont transformés en une véritable école pour la formation de nouveaux nationalistes. Au centre de détention de Djorf, Hihi Mekki a rencontré un autre groupe d'intellectuels, dont la plupart étaient des militants du mouvement national, à l'instar du poète et moudjahid Mohamed Benabdallah Chebaiki di Mohamed Chebouki, auteur du célèbre « Djazirouna ya bilad el-joudoud », et de Mohamed Tahar Larbaoui .

Le centre est devenu ainsi un haut lieu de communion et d'action militante face à ce que faisaient les officiers de propagande français, parmi lesquels se trouvait un commandant d'origine libanaise. A ce propos, Mohamed Tahar Larbaoui témoigne : « Parmi le personnel de direction de ces centres, il y avait ceux qui étaient chargés de l'action psychologique ; c'est ainsi qu'à El-Djorf, on connut un commandant français d'origine libanaise, parlant un parfait arabe, très diplomate, qui essayait sans cesse des pratiques visant à conquérir le cœur des détenus, mais notre comité, de son côté, continuait, dans le plus grand secret, à cultiver ses conviction nationalistes. »

Le poète de la Révolution Mohamed Chebouki raconte : «Nous avons subi en prison toutes sortes de pratiques inhumaines. Malgré les restrictions

qui nous étaient imposées par les gardiens de prison, nous avons réussi à nous former, et cela a donné de bons résultats. C'est ainsi que nous avons pu créer un puissant mouvement culturel et éducatif, qui était l'une des étapes les plus précieuses de notre vie dans les camps».

Hihi Mekki et ses compagnons ont réussi à instruire leurs codétenus illettrés et à diffuser les idées révolutionnaires et émancipatrices par la sensibilisation politique, la preuve en est que tous ceux qui se sont évadés ou qui ont été libérés ont ensuite rejoint directement l'ALN dans les maquis.

Il faut dire que les conditions difficiles qui caractérisaient les prisons en général, avec ce qu'endurent les détenus comme torture psychologique et physique, en plus des maladies et des épidémies et l'absence de perspectives claires sur leur situation, étaient, pour eux, autant de raisons valables pour chercher un moyen de s'évader. Mais, comme il y avait beaucoup de détenus venant de différentes régions d'Algérie, il n'était pas facile de sélectionner les plus aptes à l'opération qui nécessitait des critères rigoureux, pour éviter que le plan soit déjoué. N'empêche que Hihi Mekki est parvenu, selon un témoignage du défunt Youssef Yaallaoui , à sélectionner ceux qu'il jugeait suffisamment dévoués et aptes à cette action, et ce en passant au crible les détenus, en fonction de plusieurs facteurs, dont notamment les motifs de leur emprisonnement et leur conduite générale en prison.

Ainsi, grâce à sa perspicacité et à son intelligence, il a pu identifier la personnalité des détenus, leurs tendances et leurs sentiments. Certains s'avéraient être des agents de l'ennemi, infiltrés au milieu des détenus, mais étaient peu nombreux. D'autres étaient victimes de la propagande coloniale, d'autres encore étaient indifférents, mais il y

Hihi El Mekki debout à droite

Moudjahidines de la Wilaya 1 dans la hôte de Amirouche W 3 fin 1956 début 1957

avait ceux qui étaient prêts à se sacrifier pour la patrie, n'ayant cure du prix à payer, et ceux-là constituaient la majorité.

Lorsque toutes les conditions étaient réunies, le coup d'envoi a été donné pour une opération d'évasion collective, audacieuse et bien planifiée, pour faire évader une cinquantaine de militants en trois groupes et à des moments différents. Un premier groupe en janvier 1956, un deuxième en avril 1956, et un troisième en juillet 1956.

Le chahid faisait partie du deuxième groupe. Il s'est évadé de prison en avril 1956, accompagné de nombreux détenus, dont les moudjahidine Boulila El-Hadj et Saadane Souli. Il a rejoint ses frères moudjahidine de l'ALN dans la région de Boutaleb, avant que celle-ci ne devienne, après le congrès de la Soummam du 20 août 1956, une des zones de la Wilaya I historique.

Evoquant l'évasion du chahid, son codétenu Mohamed-Tahar Larbaoui dira : « A propos des évasions, avec succès, d'El-Djorf (avec tous les risques et le courage que cela suppose) et celle du regretté Chahid Hihi Mekki, étudiant médersien, rayonnant de sympathie, riche en moqueries, choisi comme commissionnaire du camp, il faut dire qu'il avait préparé secrètement son plan, aidé en cela par ses contacts au marché de Msila ».

Il faut savoir aussi que, selon le témoignage du moudjahid, Mezzour M'barek, il y a eu des évasions individuelles ou en petits groupes qui avaient précédé cette opération, dont sa propre évasion avec cinq autres moudjahidine, parmi lesquels le capitaine Ahmed Boudouha.

Après avoir rejoint l'ALN dans la région de Boutaleb, en sa qualité de membre de l'Organisation civile du FLN, et grâce à son niveau d'instruction et sa maitrise de l'arabe et du français, il a vite gravi les échelons, en occupant d'abord le poste de secrétaire du PC de zone à Sétif, dirigé alors par Mohamed Lamouri, puis, à l'arrivée, en devenant chef de la Zone I de la Wilaya I (Aurès-Nemamchas), avec le grade de capitaine, succédant à Mohamed Lamouri, qui avait rejoint la Tunisie et qui sera, plus tard, l'un des chefs de la Wilaya I, avant d'être exécuté en Tunisie dans la célèbre affaire connue sous le nom du « complot des colonels » en 1959.

Cette zone se composait de quatre régions : la région I (Batna), la région II (Ain Touta), la région III (Sétif) et la région IV (Barika).

La zone I et ses quatre régions étaient connues pour l'activité intense de ses bataillons, avec les nombreuses batailles, embuscades, attaques, incursions et destructions d'installations françaises vitales, comme en témoignent les comptes-rendus établis dans le cadre de l'écriture de l'histoire de la Révolution en Wilaya I lors des réunions organisées par le parti en 1984.

La zone a, par ailleurs, connu, fin 1956 - début 1957 une restructuration de l'ALN, avec notamment la création de quatre bataillons de région, ainsi que des services d'approvisionnement, d'intendance et de santé, et la publication de brochures contenant le règlement intérieur régissant la zone, sous la férule de son chef, le chahid Hihi Mekki, assistés de quelques cadres hautement qualifiés, surtout sur le terrain de combat, à l'image du responsable militaire de la zone, le lieutenant Si Salah Nezzar, un ancien sergent déserteur de l'armée française et l'un des architectes, avec Si Salah Zidani, de la destruction totale du centre militaire français de Maâfa, le 30 mai 1956.

C'est ce que confirme, dans ses mémoires, le commandant Mustapha Merarda qui était un des dirigeants de la Wilaya I et un de ceux qui ont combattu sous les ordres du capitaine Hihi Mekki.

Le 1er novembre 1957, une grande commémoration du troisième anniversaire du déclenchement de la guerre de libération fut organisée dans la région de Boutaleb, et précisément au lieudit El-Baatiche, en présence de tous les officiers de la zone et de nombreux moudjahidine et citoyens. Le 22 novembre 1957, il a tenu sa dernière réunion avec ses subordonnés, pour leur donner des instructions et distribuer des tâches, en les informant de son voyage en Tunisie en réponse à une convocation pour assister à une importante réunion avec les dirigeants de la Wilaya I.

Dès le début de son voyage, l'ennemi les a repérés, lui ses compagnons, et leur a tendu une embuscade qui se transforma en une bataille rangée où la région a été assiégée de toutes parts par plusieurs détachements militaires. C'est là que Hihi Mekki est tombé au champ d'honneur le 30 novembre 1957 dans la région d'El-Khelidj au nord-est de la ville de Barika, aux côtés du lieutenant Salah Abdessamed, membre de l'état-major de la zone, Saadane Hafnaoui, le responsable politique de la région de Barika, et Tahar Ladjoudane de Bordj Bou Arreridj. Kadri Ahmed dit Hmouma, le responsable militaire de la zone et son secrétaire, furent les seuls rescapés. Il y avait aussi deux moudjahidine d'Ouled Tebane, chargés de la garde, Ahmad Daaas et un autre dit Kaodus, qui furent arrêtés et emprisonnés.

Hihi Mekki eut droit au salut militaire qui lui a été fait par un détachement des forces ennemies et sera enterré dans la région de Boutaleb. A l'indépendance, ses restes ont été transférés au cimetière des martyrs de la ville d'Ain Beida, dans la wilaya d'Oum El-Bouaghi.

Les qualités humaines et les capacités d'organisation de Hihi Mekki à travers ses écrits

Nous avons découvert les qualités humaines et les capacités d'organisateur de Hihi Mekki, à partir des documents en notre possession et qui proviennent des archives françaises. Une partie de ces écrits était tombée entre les mains des forces françaises pendant la guerre de Libération nationale le jour de sa mort au champ d'honneur, l'autre partie a été obtenue dans d'autres lieux et par diverses méthodes. Ces documents représentent notamment des procès-verbaux des réunions au cours desquelles il avait mentionné les discussions, les propositions et autres décisions et directives qui en sont issues. Il y a aussi le courrier et les correspondances échangés entre le chahid et les chefs de région qui étaient sous son autorité, ainsi que ceux à destination ou en provenance du PC de la Wilaya I. il y a, enfin, les documents relatifs au règlement

intérieur régissant le fonctionnement de la zone, dont l'agenda quotidien du moudjahid, publié sous forme de brochures approuvées par Hihi Mekki lui-même.

Une analyse de ces documents montre que Hihi Mekki dispose de toutes les qualités du chef alerte, perspicace, vertueux et sachant très bien communiquer avec ses frères moudjahidine. Il sait écouter et convaincre et sait galvaniser ses hommes pour remporter d'autres victoires. Il sait aussi faire face à des situations difficiles et sait à qui confier telle ou telle tâche, en respectant toujours les limites de chacun.

Il avait confiance en ses capacités et était convaincu de ses idées. Cette confiance en soi lui a permis de maitriser des situations difficiles, raison pour laquelle il était toujours consulté par ses subordonnés à chaque fois qu'ils se trouvaient confrontés à des problèmes complexes.

La rigueur apparaît également dans les décisions qu'il ne prenait qu'après mûre réflexion et n'y renonçait qu'en cas de changement de situation. Ainsi, prenait-il toujours la décision appropriée au bon moment.

Autre qualité cardinale dont était pourvu Hihi Mekki : la modestie. Il était tellement modeste qu'il préférait confier la présidence des séances et des réunions du commandement de sa zone aux responsables plus anciens que lui au maquis, bien qu'il soit le plus haut gradé (capitaine), comme l'atteste bien le PV daté du 11 novembre 1957 et du 21 novembre 1957 où la séance était présidée par le lieutenant Hadj Lakhdar.

Homme de dialogue et diplomate, il acceptait avec plaisir les propositions de ses subordonnés. S'il les trouve sérieuses, il n'hésite pas à les prendre, et si elles nécessitent, à ses yeux, d'être débattues, il les soumet au débat lors des réunions périodiques qui regroupaient les responsables de la zone, comme en témoigne le message du lieutenant Salah Nezzar, le responsable militaire de la zone, qui a préparé une série de propositions relatives à l'organisation militaire pour en discuter en réunion du conseil.

Quant aux décisions importantes prises par les officiers activant sous ses ordres, il les étudiait attentivement. S'il les trouve justes et pertinentes, il prend toujours soin de les approuver par écrit, comme en témoigne la lettre du 5 septembre 1957, et s'il n'en voit pas l'intérêt, il ordonne de les annuler ou de les modifier.

Hihi Mekki se distinguait par sa rigueur et sa discipline à toute épreuve, qui se traduisaient dans les instructions qu'il donnait et qu'il exhortait tous les moudjahidine à appliquer, chacun à son niveau et selon ses tâches et son grade dans l'échelle militaire. Cette discipline est aussi mise en évidence dans le règlement intérieur régissant le fonctionnement de la zone et veillant au strict respect des principes de la Révolution. Le chahid était également connu pour son intransigeance avec les harkis et les traîtres car il considérait qu'ils ont vendu leur âme à l'ennemi.

Homme de grande vertu et très pointilleux sur l'authentification de chaque renseignement recueilli par ses hommes, il a toujours combattu les fausses informations avec rigueur. C'est pourquoi, il demandait à chaque fois à ses hommes de bien vérifier la véracité de leurs renseignements afin qu'aucune décision ne soit prise sur la base d'une simple rumeur qui risquerait d'avoir de fâcheuses conséquences et de porter ainsi de graves préjudices aux moudjahidine ou à des citoyens, pour éviter, à la fin, que des innocents soient punis à la place des vrais coupables.

Il était, par-dessus tout, un grand humaniste œuvrant pour la fraternité et l'égalité, en considérant que tous les moudjahidine sont des frères et que leur objectif était de libérer l'Algérie des griffes du colonialisme. C'est pourquoi il les traitait tous en égaux et faisait tout son possible pour améliorer leurs conditions. Il appelait à l'unité et rejetait les querelles régionalises ou tribalistes. Ce n'est pas un hasard s'il commençait souvent ses corres-

pondances par cette expression : « Au frère de lutte ».

Il motivait les moudjahidine en leur adressant des lettres de remerciements et d'encouragement, et notamment à ceux qui accomplissaient avec succès des tâches importantes, comme en témoigne une lettre datée du 22 août 1957 adressée au commandant du troisième bataillon de la première région, le chahid Ahmed Imerzoukene dit Si Ahmed El-Djadarmi, dans laquelle il le félicitait pour le succès de l'opération d'acheminement d'armes de Tunisie qui lui avait été confiée et le retour, sain et sauf, de son convoi. Dans une autre lettre, il saluait par écrit les qualités, le dévouement et la bonne conduite du lieutenant Salah Nezzar, après la mutation de ce dernier en Tunisie.

Il était altruiste et très sensible à la misère et aux souffrances des villageois, mais aussi aux exactions quotidiennes que faisait subir l'armée coloniale aux familles des moudjahidine et des chouhada. C'est pourquoi, il partait toujours s'enquérir de leur situation, en essayant de leur apporter soutien moral, de soulager leurs souffrances et de régler les différends qui surgissaient entre eux.

Il prenait également soin des moudjahidine d'autres wilayas de passage par sa zone (notamment les convois d'armes), en arguant que tous les moudjahidine algériens étaient une même famille et luttaient pour un même objectif. Dans une note de service datée du 20 août 1957, il a informé ses hommes que des convois relevant de la Wilaya VI devaient traverser leur zone d'est en ouest et d'ouest en est, c'est-à-dire à l'aller et au retour, en leur demandant de donner l'exemple en termes d'union, de fraternité, de discipline et de synergie qui prévalaient parmi les moudjahidine. Il leur demanda également de bien accueillir les visiteurs d'assurer leur sécurité et leur confort, en leur affectant un groupe aidé par un guide qui connaissait tous les itinéraires montagneux durant toute leur présence sur le territoire de la zone, jusqu'à leur passage vers une autre zone où d'autres frères prendraient le relais. D'autant plus que cette zone était un point de transit important pour les convois venant d'autres wilayas. Dans un document retrouvé dans les affaires du chahid Ahmed Imerzoukene dit Ahmed El-Djadarmi, tiré des archives, il est indiqué que le nombre de moudjahidine pris en charge par sa compagnie dépassait 1500. Ceux-là ont traversé son secteur vers la Tunisie à l'aller et au retour. Dans son livre intitulé Mémoires de combat, l'ancien officier de la Wilaya III, Abdelhafid Amokrane, a rendu hommage à Hihi Mekki, et affirmé l'avoir connu au douar Katatcha à Ouled Tebane dans la région de Boutaleb. Il a décelé en lui des qualités d'homme dévoué et toujours disponible à aider les patrouilles venant traverser sa zone, à sécuriser leur itinéraire et à assurer leur ravitaillement.

Sa vaste culture se traduit aussi par sa parfaite maitrise du travail administratif. Il tenait à ce que tout soit consigné dans des PV et que tout se fasse par écrit (directives, instructions, décisions, comptabilité, gestion financière...). Par exemple, sa lettre du 05 septembre 1957 qu'il a adressée au lieutenant Salah Nezzar, l'informant de son transfert en Tunisie, au centre du Commandement des opération militaires (COM), le priant de procéder à la passation de consignes, en prenant soin de remettre tous les rapports et tout ce qui concernait l'activité de la zone à son remplaçant, le lieutenant Hadj Lakhdar, pour lui permettre de poursuivre la mission.

Le moudjahid Abdelhafid Amokrane indique dans son témoignage que Hihi Mekki avait laissé des modèles de méthodes de travail administratif et d'élaboration des rapports financiers, largement utilisés par ses successeurs.

Toutes ces qualités que nous avons énumérées s'illustrent également à travers le règlement de l'ALN qu'il a mis en place avec ses officiers et ses adjoints et qu'il a approuvé tout en veillant personnellement à sa mise en œuvre à travers toute la zone

qui était sous sa responsabilité, ce qui démontre sa grande culture et sa maitrise des questions politique, militaire et celle relative au renseignement, bien qu'il n'ait fait aucune école militaire, ni même effectué son service militaire.

Dans le domaine politique, il obligeait tous les responsables politiques, chacun dans son territoire de compétence, à soumettre des rapports écrits sur la propagande menée par l'ennemi, sur la manière dont ils y ont réagi et sur les méthodes utilisées pour lutter contre cette propagande. Il les obligeait également à indiquer dans leurs rapports le degré d'efficacité de la contre-propagande, en citant des exemples. Il disait toujours que la propagande était comme un remède dans le corps du malade, le chargé de la propagande devait être un médecin des idées.

S'agissant du domaine militaire, les responsables militaires sont tenus de soumettre des rapports écrits à l'issue de chaque opération, en indiquant la méthode utilisée en cas de succès, ou en mentionnant, en cas de défaite, les défaillances constatées chez les moudjahidine ou la position géographique, pour que cela puisse servir de leçon à l'avenir pour éviter de reproduire les mêmes erreurs.

Il les obligeait également à motiver les djounoud par des harangues et la bonne parole, à examiner les rapports et les plaintes qui leur parvenaient de leurs subordonnés et à y répondre, mais aussi à assurer une distribution équitable des armes et une affectation juste des effectifs dans les groupes, section et compagnies.

Dans le domaine du renseignement, il exigeait des responsables chargés de la collecte des renseignements de la rigueur dans leur travail, en leur demandant aussi d'élaborer des rapports sur les raisons de l'engagement de certains citoyens dans les unités de goumiers, pour savoir si c'est par peur de représailles, ou à cause de la misère, de l'ignorance ou de l'influence de la propagande ennemie, ou alors pour des raisons tribalistes... Il leur demandait également de collecter des informations précises et détaillées sur les endroits où les traîtres et les collaborateurs se rencontraient. Il savait que le renseignement était une arme redoutable et que lorsque les informations recueillies sont authentifiées, elles sont exploitées efficacement par l'ALN et assurent à ses opérations le plein succès. Par ailleurs, il les obligeait à s'enquérir directement, et sans intermédiaire, du moral des troupes, et ce, en organisant des rencontres avec les différentes unités. Il interdisait formellement le recours à des « taupes » au milieu des djounoud, pour éviter qu'un climat de suspicion les déstabilise. Quant aux informateurs civils, il leur demandait d'aider les responsables politiques dans leur travail, notamment pour contrer la propagande ennemie, publier et distribuer des tracts et surveiller les écoles.

La grande culture de Hihi Mekki s'illustrait également dans le domaine disciplinaire, avec la publication d'une brochure contenant le Code pénal, qui a été adopté dans le règlement intérieur de l'ALN, selon le procès-verbal du 17 novembre 1957. Dans ce document, il dit que « les sanctions sont destinées à discipliner le djoundi, à adoucir ses mœurs et à dissuader les autres. Car il est établi que la sanction est plus bénéfique que le pardon, dans le sens où elle sert toujours de leçon aux autres, alors que le pardon est souvent une porte ouverte au désordre, au mépris des ordres et à l'impunité, surtout que nous sommes en guerre totale qui exige de nous harmonie, unité et ordre ». C'est pourquoi, il ne tolérait jamais les défaillances, ni la moindre transgression des principes de la Révolution. Il était ainsi réputé intraitable avec les traîtres. Le moudjahid Youssef Yaalaoui témoigne qu'un moussebel avait, un jour, trahi la Révolution en ralliant les goumiers et indiquant à l'armée française les endroits où se trouvaient les moudjahidine. Le destin a voulu que ce traitre, qui avait, au passage, terrorisé la population, soit capturé

dans une bataille dans la région de Herzet Ouled Braham. Pendant l'interrogatoire, il avoua ce qui lui était attribué, et lorsqu'il fut présenté devant le commandant de zone, Hihi Mekki, celui-ci lui demanda combien de balles avaient été tirées sur les moudjahidine. Il lui répondit en bafouillant : «Trois balles». Et Hihi de lui répliquer : «Alors prépare-toi à mourir avec trois balles ! Trois balles pour purifier la trahison.»

Dans un témoignage de son frère, le moudjahid Bachir Hihi, celui-ci rapporte que Mekki recommandait toujours aux jeunes, lors des réunions, de se rappeler que le premier mot révélé dans le Saint Coran est « Lis », en leur disant : «Lisez et n'arrêtez pas de lire ! Il est impossible d'accéder à la liberté sans lecture.» Il leur recommandait aussi de bien considérer la femme. A ce propos, la moudjahida Fatima Ayache a loué les qualités du chahid Hihi Mekki, à l'occasion de l'hommage qui lui a été rendu à Ain Touta, dans la wilaya de Batna, le 26 mars 2016. Elle raconte qu'en voulant rejoindre l'ALN, Hadj Lakhdar avait refusé de la recruter, arguant des conditions difficiles dans la région et de l'état de siège qui était instauré par l'armée coloniale, en lui enjoignant de rentrer chez elle. Mais Mekki Hihi a réussi à le persuader de la recruter dans l'infirmerie aux côtés de ses camarades, Rokia, Radhia, Zakia et Tassaadit. Elle a continué à exercer sa mission dans la zone, et lorsque le siège sur la région devenait intenable, suite au bombardement des villages et des écoles et à la découverte de certains abris de l'ALN, et en application d'un ordre du commandement de la Révolution, les femmes furent transférées en Tunisie, début 1958.

Pour sa part, le moudjahid Abdeslam Mordjane , qui a été chef de secteur, puis commissaire politique dans la zone de Sétif sous le commandement de Hihi Mekki, le décrit comme un homme dévoué à sa patrie, pétri de qualités de grand chef, cultivé, vertueux et convaincu que la lutte armée était l'unique solution pour recouvrer l'indépendance et la liberté. Ce moudjahid témoigne également que Hihi Mekki appelait sans cesse à l'union, à la fraternité et à la solidarité entre moudjahidine, quelle que soit leur position. Ainsi, a-t-il scellé de solides liens de fraternité jusque dans la zone III, limitrophe à celle qu'il commandait.

Aussi, le moudjahid Mazouz M'barek, qui fait partie des maquisards de la première heure (il fut recruté le 8 novembre 1954), et que le destin avait réuni avec Hihi Mekki au centre de détention d'El-Djorf, avant de le retrouver dans une opération de liaison, dit à quel point il était subjugué par sa haute moralité, son charisme, sa grande culture, sa vive intelligence et son dévouement pour sa patrie et la Révolution. Il dit qu'il se souvient encore des leçons qu'il leur prodiguait en prison, et de la ferveur nationaliste qu'il a su leur inculquer, en leur répétant la bataille contre l'occupant français devait être dans chaque coin d'Algérie et qu'ils ne devaient pas le laisser dormir en paix.

Hihi Mekki a rencontré le colonel Amirouche en octobre 1956 dans la région de Sidi Ali en zone II relevant de la Wilaya I, lorsque celui-ci est venu aux Aurès pour transmettre les résolutions du congrès de la Soummam, tenter de réconcilier les dirigeants en conflit et mettre fin aux luttes intestines qui minaient la région des Aurès. Il l'a rencontré une deuxième fois, alors qu'il était accompagné du colonel Amar Ouamrane dans la Kalaa de Béni Abbas, à l'occasion d'une visite effectuée par une délégation des Aurès en Kabylie début 1957.

Ceci n'est qu'un aperçu du parcours d'un grand dirigeant, que nous concluons par les témoignages de ses compagnons d'arme. Le regretté Youssef Yaalaoui a dit à propos de Hihi Mekki : « On a rarement vu des hommes dotés d'autant de qualités humaines et d'un tel génie, d'une telle clairvoyance et d'une telle ouverture d'esprit que chez notre frère, le chahid Hihi Mekki. Il était aussi pétri de qualités de chef de guerre, qui s'illustrent par son charisme et la forte influence qu'il avait sur ses hommes, en plus de sa force de persuasion, grâce à sa

discipline, sa compétence, ses grandes capacités d'organisation et ses relations toujours cordiales avec les officiers, sous-officiers et l'ensemble des moudjahidine, envers qui il se montrait toujours tolérant, modeste et accessible. »

Dans ses Mémoires, le regretté moudjahid Mustapha Merarda dit Mustapha Bennoui, l'un des dirigeants de la Wilaya I historique, loue les qualités du chahid Hihi Mekki, en le qualifiant de « formidable combattant, doté d'une vaste culture et imprégné d'un nationalisme ancré qui le liait profondément à son peuple et l'a prémuni contre toute tentation autoritaire. Sa zone se distinguait par une organisation parfaite et une gestion irréprochable ». Et de rappeler que « certains textes et règlements édictés sous sa tutelle ont été adoptés par le congrès de la Soummam, lesquels textes mettent en évidence la précieuse contribution des jeunes intellectuels qui se sont engagés corps et âmes dans la Révolution ».

En hommage à Hihi Mekki, le lycée franco-musulman de Constantine a été rebaptisé en son nom. Il y a aussi une cité résidentielle dans la ville d'Oum El-Bouagui qui porte le nom du chahid Hihi Mekki.

Dans le cadre de la commémoration des manifestations du 11 décembre 1960, et en marge d'un colloque organisé à Ouled Tebane autour du thème des génocides aux armes chimiques, un hommage a été rendu au chahid Hihi Mekki, en présence de sa famille, par les anciens Scouts musulman algériens – Groupe de la Liberté – d'Ouled de Tebane, wilaya de Sétif, le 15 décembre 2018, avec une conférence sur sa personnalité de chef de guerre, animée par le chercheur en histoire de la Révolution, Derradji Salah.

Derradji Salah dit Rostom

Références et sources :

- *Archives divers de la zone I, wilaya I (Centre des archives nationales d'outre-mer à Aix-en-Provence et Centre d'archives du Service historique de la défense de Vincennes).*
- *Lot d'archives conservées par Farid Imerzoukene*
- *Mémoires du commandant Mérarda Mustapha dit Mustapha Bennaoui .*
- *Mohamed Larbi Merdaci, Les tamiseurs de sable, ANEP, 2001.*
- *Mémoires du Colonel Hadj Lakhdar , Kabassette du 1er Novembre 1954*
- *Mémoires de Abdelhafid Amoukrane , Un parcours de militantisme et de lutte.*
- *Docteur Noureddine Makder , Etude sur le camp de détention et de torture d'El-Djorf , Revue Les nouveaux âges, Université de Msila.*
- *Les Viviers de la libération, Abderrazek Bouhara, éd 2001*
- *Témoignages de moudjahidine : Abdeslam Mordjane, Fatima Ayache, Mohamed Tahar Arbaoui , Ali Bedouhane, Mazouz Mbarek dit Bala Zeghad, Bachir Hihi (frère de Mekki) et un ancien témoignage de Youcef Yaalaoui.*

Notes :

1- Membre du conseil de la Wilaya I et général-major de l'ANP, décédé le 16 Septembre 2003

2- Né le 8 Mai 1933 à Jijel, professeur trilingue et chercheur en littérature, histoire et culture.

3- Né le 7 août 1934 à Yabous, wilaya de Khenchela. Militant du MTLD, il a rejoint les rangs de l'ALN le 8 novembre 1954, et combattu en Zone I pendant une courte période, mais son activité importante sera en wilaya II, puis il a été muté à Ghardimaou aux frontières algéro-tunisiennes. Il est l'auteur d'un livre de récits et de témoignages sur la guerre de Libération nationale.

4- Aujourd'hui âgé de 94 ans, ancien inspecteur de l'enseignement public et ancien maire de Constantine, de 1975 à 1984. Né en 1916 à Thelidjane dans la région de Chréa, wilaya de Tebessa, il a été arrêté en février 1956 pour son activité révolutionnaire, et sera libéré le 13 mars 1962. Il est décédé le 13 juin 2005. Ancien ministre des Moudjahidine et officier de l'ALN en wilaya I.

5- Fatima Ayache est née en 1941 dans la ville d'El-Kantra, elle a rejoint le maquis au village Berriche, dans la région d'Ain Touta, alors qu'elle n'avait que 16 ans, soit le 25 mars 1957. Après l'Indépendance, elle poursuivit ses études pour obtenir une licence en biologie, pour travailler, ensuite, comme enseignante au lycée Emir-Abdelkader dans la capitale, jusqu'à sa retraite.

6- Officier de l'ALN, né en 1934 à Hussein Dey, il a rejoint la Révolution en mai 1955 dans la capitale, avant d'être transféré en wilaya I, puis en wilaya II et y restera jusqu'à devenir chef de la région IV (Idough). Après l'Independence, a été nommé mouhafedh du parti.

Portrait du chahid **BELKACEM BENYAHIA**

L'UN DES PRÉCURSEURS DE LA RÉVOLUTION DANS LE DAHRA

Hassina Amrouni

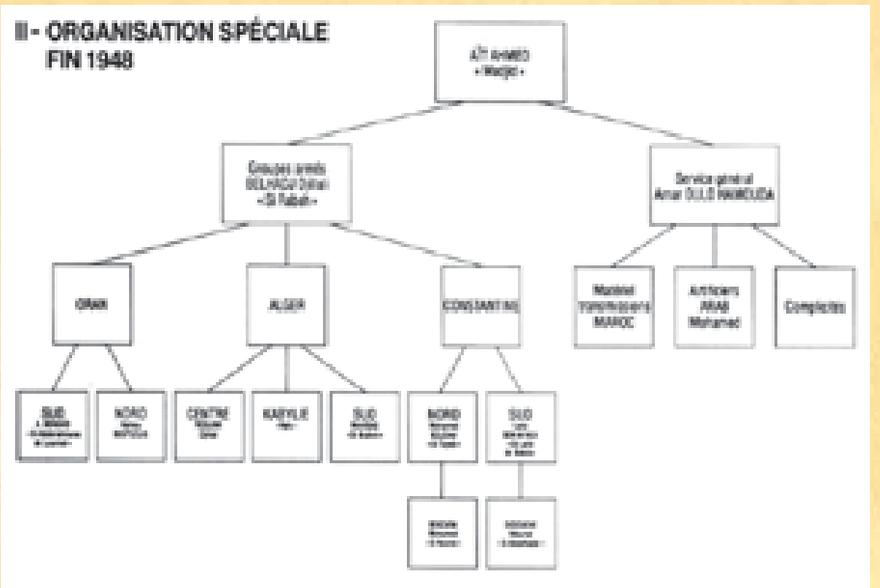
Il a rejoint les mouvements nationalistes dès l'adolescence. Il mourra pour l'Algérie à la fleur de l'âge.

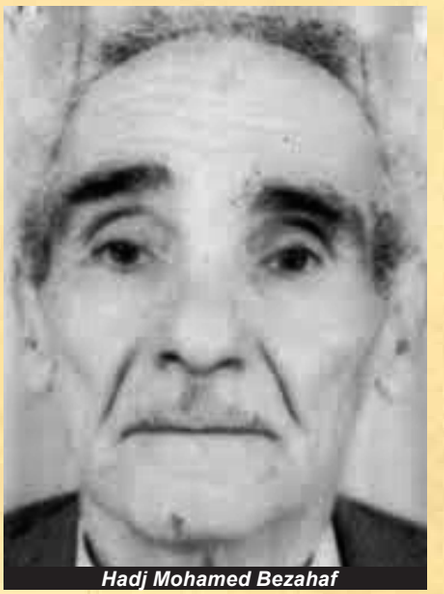
Natif de Mostaganem, Belkacem Benyahia voit le jour le 11 janvier 1924. Elevé au biberon du nationalisme par une famille engagée dès la première heure pour le pays, le jeune Belkacem ne pouvait que suivre la voie toute tracée par son père Abdelkader ou encore ses oncles Benaouda et El Habib.

Après des études primaires effectuées dans sa région natale, il décroche son certificat d'études primaires, il est ensuite admis au lycée René-Basset, actuellement Lycée « Zerrouki Cheikh Ibn Eddine », du nom de l'un de ses plus fidèles compagnons de lutte. Parallèlement à ses études à l'école française, il suit des cours en langue arabe auprès de Cheikh Bouzouina qui le prend en grande estime, en raison de sa grande intelligence mais surtout de cette fibre nationaliste grande et sincère qui l'animait. Après deux ans de lycée, Belkacem quitte les bancs de l'école, mais cela ne l'empêche pas de continuer à s'instruire et à élargir ses connaissances dans divers domaines. Il avait d'ailleurs constitué une bibliothèque où l'on pouvait trouver des livres de médecine, d'histoire et d'arabe, il étudiait aussi le Fikh. Il était mélomane, appréciant aussi bien l'andalou que la musique classique universelle.

Aîné de la famille, il a le sens des responsabilités. Il rejoint dès l'adolescence la vie active, travail-

Belkacem Benyahia

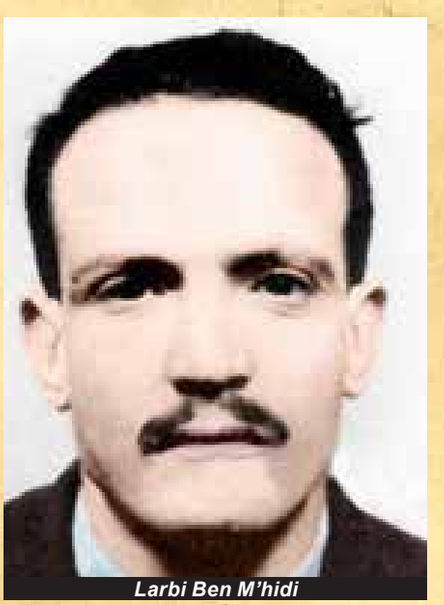



Hadj Mohamed Bezahaf

lant pour aider à subvenir aux besoins de la famille. Fils de coiffeur, Belkacem choisit d'en faire aussi son métier, il travaille également dans l'orfèvrerie.

En parallèle, il active au sein des scouts algériens (El-Fellah de Tijditt), mouvement qu'il rejoint très jeune. Selon son défunt frère Hadj Benyahia Hamia, « Belkacem s'est formé lui-même et était très à cheval sur les principes du fait qu'il revendiquera son arabité, et était contre toute forme d'exploitation ou d'asservissement des peuples. On avait de longues discussions avec lui, avec notre père ou nos cousins sur toutes les questions qui avaient pour intérêt le peuple et le pays. Cet intérêt pour le pays, il l'acquit très jeune et c'est à partir de cette conviction qu'il adhérera au mouvement des scouts algériens, ce qui le motivera encore plus dans cette voie qu'il avait choisie. Le scoutisme lui ouvrira les portes du nationalisme et nombreux sont les hommes qui sont passés par le groupe El Fallah. L'indépendance, l'idéal, la liberté, le scoutisme ont nourri en lui l'amour de la patrie, mais notre père et l'environnement familial, qui a compté de nombreux militants convaincus et révolutionnaires, ont été pour le chahid décisifs. Dans ce contexte, il y a lieu de rappeler que dans notre famille, aucun Benyahia n'a fait le service militaire français, durant la colonisation. Notre mère Khedidja Ould Benzaza l'a toujours soutenu dans ses décisions surtout en ce qui concernait comme elle se plaisait à le répéter : El Watan ».

A l'âge de 18 ans, il rallie les rangs du PPA (Parti du peuple algérien), cinq ans plus tard, il devient membre actif de l'OS (Organisation Secrète), avant d'intégrer le MTLD (Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques). Au début des années 1950, il part travailler en France mais, au lendemain du déclenchement de la guerre de libération nationale, il rentre au pays pour combattre aux côtés de ses frères moudjahidine. Dès son retour, Hadj Mohamed Bezahaf lui présente Hadj Mohamed Benallal, alors chef adjoint de la Wilaya V, ce dernier n'hésite pas à le désigner comme responsable de la région de Mostaganem, un choix fait par Larbi Ben-M'hidi qui a décelé en lui de grande capa-


Larbi Ben M'hidi

Docteur Mohamed Bensmaine au milieu

cités intellectuelles et politiques, à même de lui permettre de mener à bien sa mission.

Véritable meneur d'hommes, Belkacem Benyahia parvient à créer l'un des plus importants réseaux de renseignements de l'ALN, grâce auquel il déroute les autorités coloniales par des actions d'éclat. Sur le terrain de lutte, il se fait connaître sous deux pseudonymes : Jacques et Mustapha. Dès lors, il est comme un véritable caméléon, mystérieux et imprenable, ce qui fait de lui l'un des ennemis farouche de l'ennemi colonial.

En 1955, Belkacem Benyahia finit par être arrêté par l'armée française à Oran. Il subit dans les geôles coloniales les pires séances de torture. Mais ne soufflant mot à propos de ce qu'il sait ou encore à propos de ses activités, il est relâché deux mois plus tard. Dès sa libération, il retrouve ses compagnons de lutte et redouble d'ardeur, voire de hargne au combat.

Responsable d'une région qui s'étendait jusqu'à la localité de Zemmoura, de Mascara et de Relizane, il travaille sur le terrain en étroite collaboration avec le colonel Othmane Haddou, le chahid Hamza, Adda Benaouda dit Si Zaghloul. Les combattants ont pour habitude de se réunir dans une ferme sise au douar Ouled Nhar commune d'Ain Rahma, appartenant à l'oncle de Belkacem Benyahia. En 1957, le groupe est trahi par un traître, il parvient néanmoins à échapper de justesse à l'armée coloniale qui investit les lieux, incendiant la ferme, détruisant les cultures et décrétant la région, zone interdite.

Il est, dès lors, recherché sur tout le territoire national et une forte prime est offerte pour sa capture.

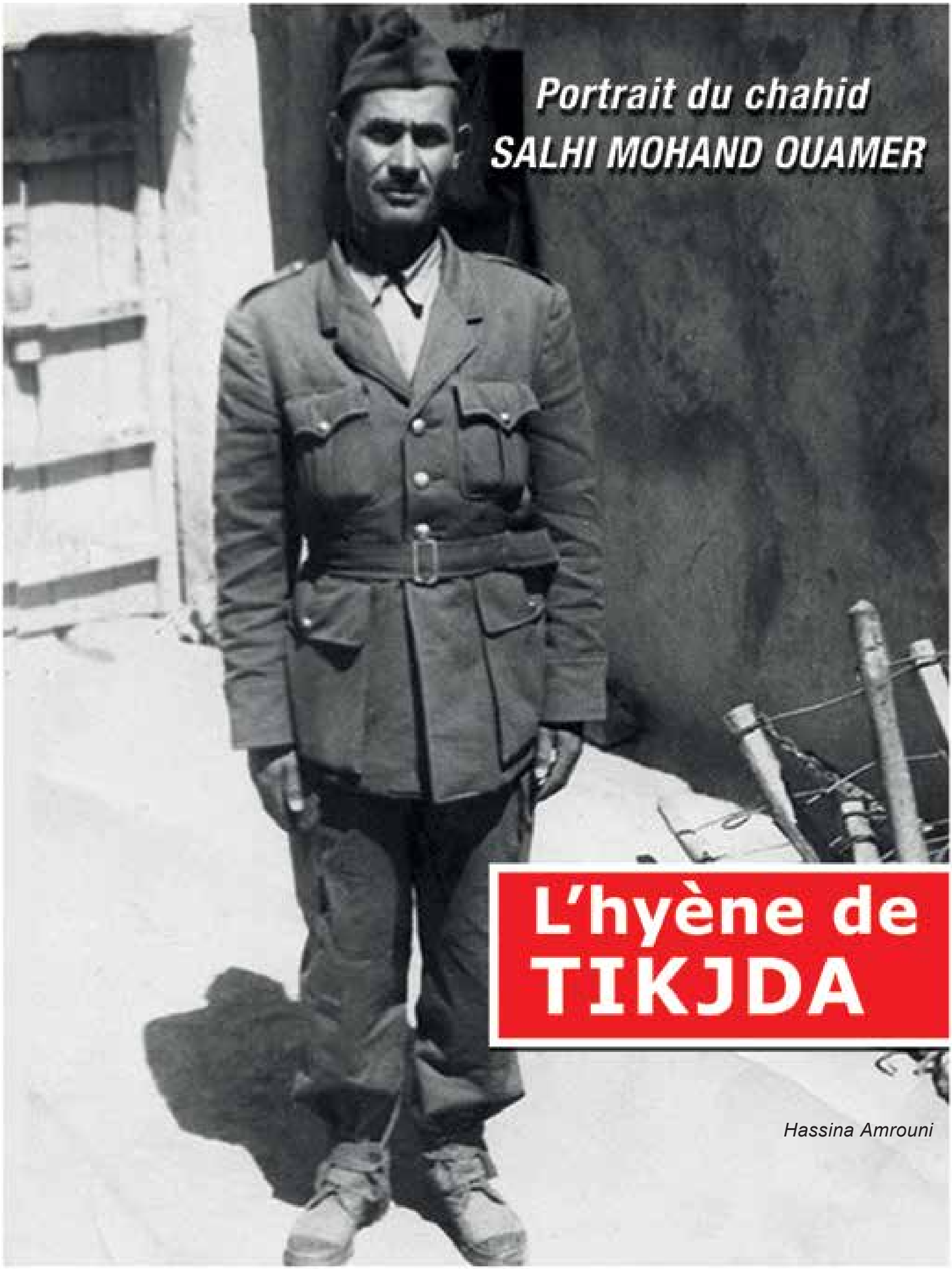
Trahi une nouvelle fois par un ennemi à la Révolution, il monte au maquis. Il prend part à plusieurs actions armées et c'est, d'ailleurs, au cours d'un accrochage contre les forces coloniales qu'il perd son bras. Accompagné du docteur Mohamed Bensmaine, il est envoyé en Yougoslavie pour y être soigné.

Après une période de convalescence, il repart au front, plus résolu et plus déterminé à continuer le combat jusqu'à la libération du pays. Son courage, sa détermination et son engagement lui valent d'être promu au grade de commandant et chef d'état-major adjoint.

Belkacem Benyahia meurt en martyr lors d'un combat contre les forces coloniales qui a lieu en 1959 à El-Harricha, à la frontière marocaine. Un ultime combat où il inscrit son nom en lettres de sang sur les tablettes de la Révolution et en lettres d'or sur les pages de notre grande Histoire.

Hassina Amrouni

Sources :
https://www.reflexiondz.net/Le-Chahid-Benyahia-Belkacem_a49137.html



Portrait du chahid
SALHI MOHAND OUAMER

L'hyène de TIKJDA

Hassina Amrouni

Il est l'un des vaillants martyrs de notre glorieuse révolution. Le chahid Salhi Mohand Ouamer a, très jeune, embrassé la cause nationale et il a combattu pour ses idéaux jusqu'au sacrifice ultime.

Natif du village de Chorfa, commune de M'Chadallah, dans la wilaya de Bouira, Salhi Mohand Ouamer, voit le jour le 2 juin 1934, au sein d'une famille de condition modeste.

En septembre 1941, il est inscrit par son père Salhi Amer surnommé «El akel oussalah» à l'école primaire du village où l'enfant attire très vite l'attention de ses instituteurs français, en raison de sa grande intelligence et de sa vivacité d'esprit.

Six ans plus tard, c'est sans difficulté qu'il obtient son certificat d'études primaires, malheureusement, il ne pourra pousser plus loin ses études, le pouvoir colonial inique limitant le niveau de scolarité des écoliers musulmans. C'est donc la mort dans l'âme qu'il quitte les bancs de l'école accusant avec beaucoup d'amertume cette première injustice.

Il intègre alors le monde du travail, accomplissant des petits métiers pour aider son père à subvenir aux besoins de la famille. Après ses heures de travail, il assiste secrètement à des rencontres politiques, forgeant ainsi sa conscience nationaliste.

En 1953, il quitte son petit village pour partir en France. Sur place, il est recruté au sein de l'usine allemande « Falk Russal », spécialisée dans la peinture. En dehors de ses heures de travail, il milite au sein du PPA (Parti du peuple algérien) et vend clandestinement le journal Algérie Libre, organe du même parti.

Après quelques jours de ressourcement auprès des siens, il part pour Alger, en disant à ses proches : « Je me rends à Alger et au cas on vous interroge à mon sujet, dites que j'ai regagné la France pour me soigner ».

Il ne donne plus de nouvelles pendant quelque temps jusqu'au jour où il frappe à la porte de la maison familiale, accompagné de Abderrahmane Mira, Zemmour Mohand Arab, Achour Akerbouzi, Mohand Athmimi (Ath Melikeche) et un autre. Le groupe était vêtu de l'uniforme de la gendarmerie française et armé. Pour ses proches, il n'y avait plus de doute, leur fils était devenu moudjahid. Son frère Belkacem –lui aussi chahid de la guerre d'Algérie – leur fera savoir que les tenues portées par les moudjahidine était un premier butin de guerre provenant d'une caserne coloniale. Suivront d'autres opérations d'éclat contre des sites stratégiques français ou des casernes, se trouvant sur un

3e à gauche Abderrahmane Mira

territoire s'étalant d'Ath Melikeche (à l'est de Bejaia) jusqu'à Haizer (Bouira). Le groupe composé au départ de six moudjahidine va rallier de plus en plus de jeunes prêts à se sacrifier pour la libération du pays du joug colonial.

L'embuscade de Tizi N'Belkis

Le 30 juin 1955, Si Mohand Ouamer et quelques-uns de ses compagnons projettent de tendre une embuscade au niveau de la route nationale 30 au lieu-dit Tizi N'Belkis (Imesdurar-Maillot) à une patrouille de l'armée coloniale qui effectue des opérations de reconnaissance entre Tal Rana et Tizi n'Koulal. A travers ces missions de reconnaissance, ils veulent rassurer les colons et leurs serviteurs algériens (harkis) quant à l'absence de moudjahidine dans la région mais en même temps, terroriser la population et la dissuader d'apporter un quelconque soutien aux membres de l'ALN.

Arrivés au niveau d'un virage et tout près d'un tunnel, au niveau de la route nationale 30 (vers Saharidj), les soldats français sont pris sous les tirs nourris des moudjahidine, bien embusqués. Plusieurs soldats ennemis sont tués durant l'échange de coups de feu, d'autres parviennent à prendre la fuite. Du côté des membres de l'ALN, Salhi Ouamer est blessé au pied, un moussabil décide de leur transporter au lieu-dit Tahanout n'quedraa (Imesdurar) pour y être soigné. Puis, à la tombée de la nuit, il est évacué à dos d'âne vers Thaâkazth Aguiger par un certain Addar Mohand Oubelkacem. Il y demeure trois jours, durant lesquels il reçoit les soins nécessaires, avant d'être transféré à Ath Mansour, où pendant deux semaines de convalescence, il reste caché dans le moulin d'El Hadj Ali Oussafia.

Il faut toutefois savoir qu'au lendemain de l'embuscade, le village de Mazarir est encerclé par les forces coloniales. Elles passent au peigne fin toutes les maisons et interrogent tous les villageois, n'hésitant pas user de brutalité pour leur soutirer des informations sur les auteurs de l'attaque. Malheureusement, elles n'obtiendront aucune information, même sous la menace.

Quinze jours après l'embuscade, Salhi Mohand Ouamer est autorisé par ses supérieurs à rejoindre les siens. Il est ensuite rejoint par Mohand Athmimi, Akli Ziri d'Ath Melikeche pour l'accompagner à Iwagueren où se trouve l'hôpital de l'ALN. Là-bas, il demeure cinq longs mois, jusqu'à son rétablissement total.

Durant ses années au maquis, Salhi Mohand Ouamer se distingue par ses qualités humaines, son intelligence et son courage. Ses supérieurs de la Wilaya III lui proposent à plusieurs reprises d'occuper des postes de responsabilité au sein de la hiérarchie mais il refuse préférant combattre les armes à la main et émettant le vœu de mourir en martyr pour l'Algérie.

C'est ainsi qu'en décembre 1955, il réintègre les rangs de l'ALN, il prend alors le sobriquet de « Si Mohand Akoudhar » car depuis sa blessure, il boitait. Cela ne l'empêche pas d'affronter les troupes ennemies et d'en sortir vainqueur et héroïque.

Entre février et mars 1956, il apprend la mort en martyr de son jeune frère Belkacem. Ce dernier avait, en effet, rejoint le front vers le mois de septembre 1955. Cela ne fait que renforcer sa détermination à combattre jusqu'à son souffle ultime pour venger la mort de son frère et libérer le pays des chaînes coloniales.

Il se porte d'ailleurs volontaire pour l'exécution d'un bachagha renégat, du côté de Bejaïa, ce qui lui vaut sa nomination au grade de sergent. C'est sous ce nouveau grade qu'il commande une cellule de moudjahidine, livrant plusieurs combats victorieux.

Malgré son jeune âge, il fait preuve de beaucoup de maturité et de courage sur le terrain des combats, ce qui lui vaut le respect de ses compagnons d'armes. Durant toutes ces années au maquis, il n'avait pas une seule fois rendu visite à sa famille.

Il mène plusieurs opérations armées dont une embuscade à une unité de l'armée française à Assid n'Lemroudj où plusieurs soldats français sont tués, tandis que d'autres parviennent à prendre la fuite, parmi eux, quatre harkis. Et ce sont ces derniers qui, d'ailleurs, identifient Si Salhi Mohand Oua-

mer, à sa démarche et donnent son signalement aux troupes ennemies.

Il sera activement recherché par l'armée coloniale.

Au mois d'aout 1956, les responsables de la Wilaya III lui demandent de sécuriser la région pour la tenue d'un important congrès dont les participants sont de hauts responsables politiques. Mission dont il s'acquitte avec célérité, permettant la réussite de la réunion à laquelle ont pris part de grands responsables de l'ALN.

En 1957, il commande la 2e région avec le grade de lieutenant, sous ses ordres, pas moins de 60 moudjahidine. Ce groupe se fera remarquer notamment lors de la bataille de Lamsara où l'attaque d'un camion militaire français se solde par la mort de 25 soldats ennemis, tandis que du côté algérien, on n'enregistre aucune perte.

Parallèlement à son combat armé, Si Mohand Ouamer faisait aussi de la sensibilisation auprès des villageois pour les amener à apporter aide et soutien pour la lutte armée et ses combattants. Il distribuait des tracts et discutait avec les gens lorsqu'il en avait l'occasion, y compris dans son village, lorsqu'il allait rendre visite à sa famille. A ce titre, la dernière visite chez lui remonte à janvier 1957.

Mort en héros

C'est au cours de la bataille d'Ath Houari que Si Mohand Ouamer meurt en martyr. Dans son livre La mémoire vivante et les douloureux événements 1954-1962, le Dr K. Aigoune rapporte que Mohand Ouamer devait livrer au quartier général un officier fait prisonnier lors de la bataille d'Imesdurar.

Avec ses compagnons, ils empruntent l'axe nord-ouest. Ils avancent avec beaucoup de prudence car des informations reçues peu avant font état de vastes opérations de ratissage de la région par l'armée coloniale. Arrivés à Izemouren le 11 mars 1957 vers 22 heures, ils sont accueillis par la famille Aouali. Des sentinelles sont chargées de surveiller les alentours du village.

Mais suite à une dénonciation, deux régiments de deux cents soldats encerclent le village de tous les côtés.

Se sachant pris entre les mailles du filet, Si Mohand Ouamar encourage ses compagnons à faire face à l'ennemi. C'est ce qu'ils feront, tandis que ceux qui étaient armés ripostaient aux tirs français, les autres discrètement, sortirent de l'abri pour rejoindre la rivière. Si Mohand Ouamar ordonne à ses hommes de tirer sans s'arrêter, plusieurs soldats français sont à terre. Pris en pleine débâcle, ils se replient, en attendant des renforts. Si Mohand Ouamer vient de remporter une première manche. Mais rien n'est encore gagné. Des avions arrivent peu après et commencent à bombarder les maquis jusqu'à la nuit tombée, les moudjahidine profitent de l'obscurité pour porter secours aux blessés dont Saïd Lafiat, Slimane Bechlaoui et d'autres encore. Ils sont évacués vers le centre de commandement à Semmache.

Du côté français, les pertes sont très importantes selon les témoignages des moudjahidine rescapés de cette bataille.

Le lieutenant Si Mohand Ouamer, grâce à une tactique militaire intelligente venait de sauver la vie de 63 moudjahidine. Il meurt en martyr ainsi que onze autres combattants de son régiment.

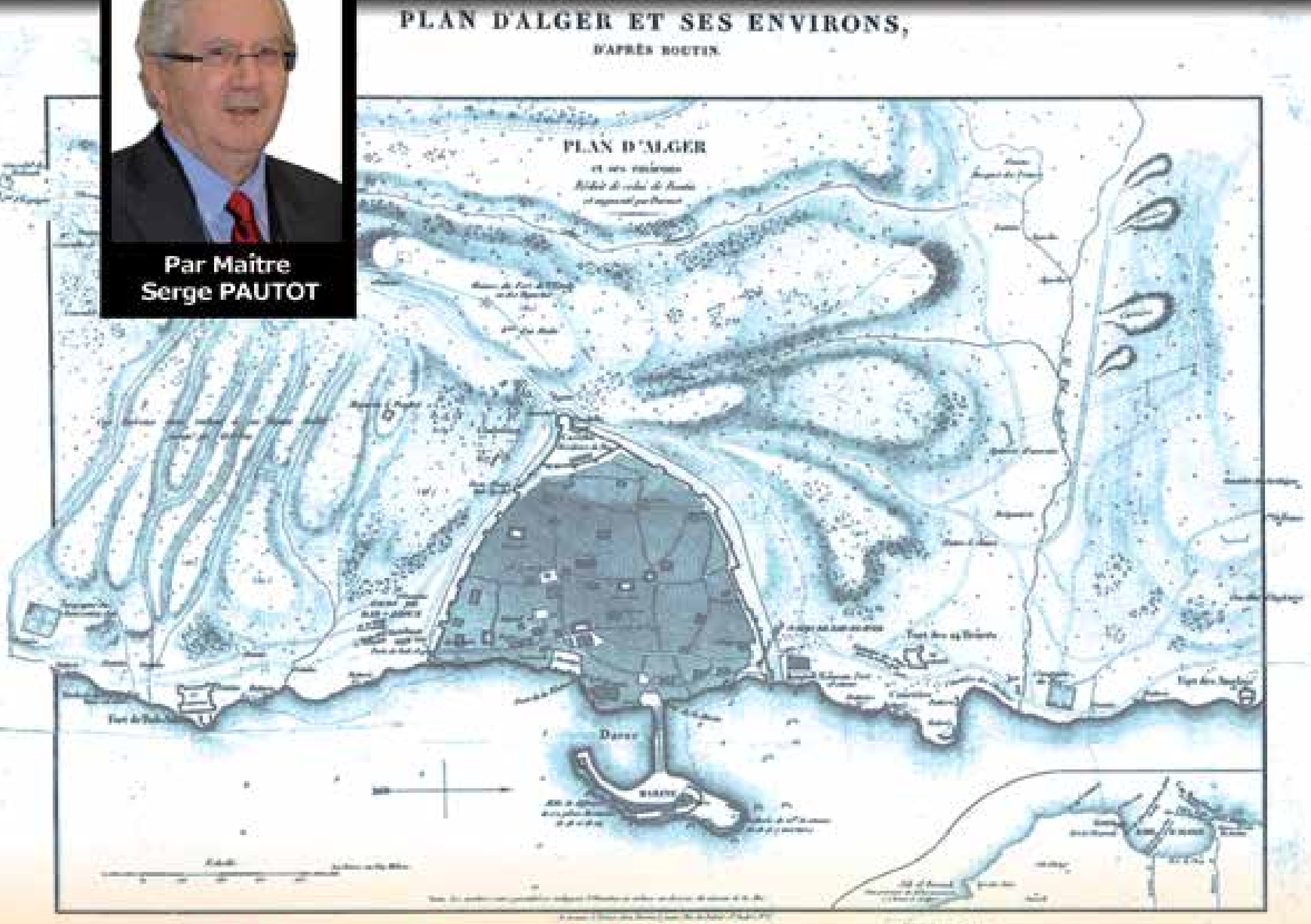
Parmi les chouhada de cette bataille, il y a également lieu de citer l'imam du village Si Saïd Aouali, son fils Abdallah ainsi que d'autres membres de la même famille, en l'occurrence Mohamed et Menouar Aouali. Quant aux moudjahidine tombés au champ d'honneur, il s'agit notamment de Mohammed Cherfi (M'chedallah), Merkala Ahmed, Ahmed Mohamed Seghir, Ali Saït, Kerou Saïd, Belghanem Ahme…etc.

Hassina Amrouni

Source

https://salhi-mohand-ouamar.skyrock.com/3285859858-BATAILLE-DU-MARTYRE-DE-SI-MOHAND-OUAMAR.html

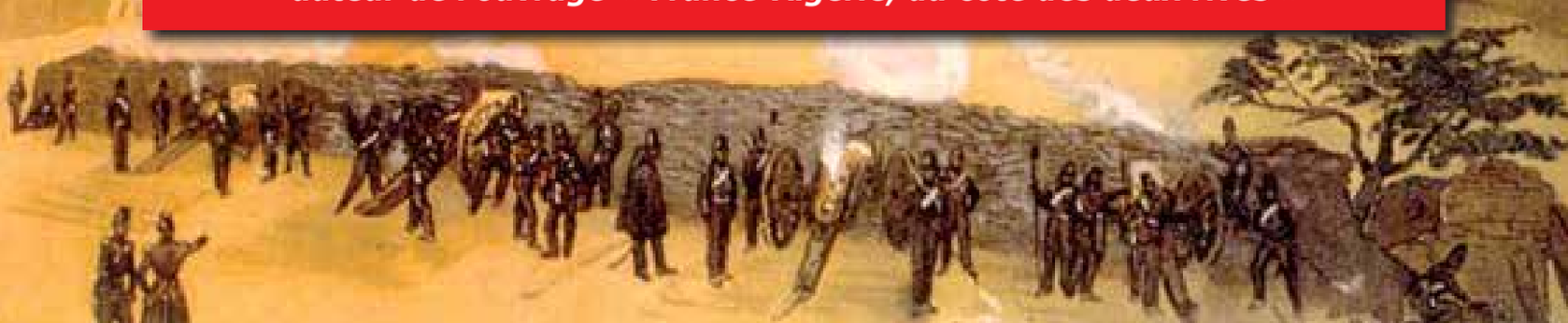
Par Maitre
Serge PAUTOT



L'espion de l'empereur Napoléon 1er à Alger :

VINCENT-YVES BOUTIN

CONTRIBUTION par Maître Serge PAUTOT
Ancien coopérant en Algérie, docteur en Droit, avocat au barreau de Marseille, auteur de l'ouvrage « France-Algérie, du côté des deux rives »



On invoque toujours divers motifs concernant le débarquement des troupes françaises le 14 juin 1830 dans la baie de Sidi-Ferruch. Pourquoi la France est intervenue militairement en Algérie : le roi Charles X est à la recherche de popularité face à l'opposition, ou encore la suite d'un contentieux financier concernant des ventes de blé et aussi à la suite d'une offense faite au Consul de France, victime d'un coup d'éventail de la part du dey d'Alger, On invoque aussi que cette expédition a pour but de mettre fin à la piraterie et au trafic d'esclaves que les barbaresques pratiquaient en Méditerranée. Bref, beaucoup de raisons pour cette expédition sur les côtes algériennes.

Mais, il faut cependant se souvenir de l'expédition en Egypte décidée par le Directoire en mai 1798 et le général Bonaparte. Ses troupes débarquent à Alexandrie, s'avancent vers l'intérieur, les pyramides et Le Caire. Le 20 juillet, devant les pyramides il aura ces mots historiques : « Du haut de ses pyramides, vingt siècles vous contemplent » et proclamation en arabe : « On vous dira que je viens détruire votre religion. Ne le croyez pas. Répondez que je viens restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte plus que les Mamelouks, Dieu, Son prophète et le Coran. »Le Général Bonaparte quittera l'Egypte, sera nommé consul et se fera sacrer Empereur des Français le 18 brumaire 1804. Mais, Napoléon premier, qui prend donc la tête de l'Etat français, veut réduire l'influence de la marine britannique en mer Méditerranée. Il met en avant des objectifs philanthropiques et humanistes visant le littoral d'Alger, arguant de l'affranchissement et de

Le roi Charles X

Napoléon premier

la civilisation d'une vaste contrée qui, par sa position géographique, est liée au bassin de la Méditerranée et appartient à l'Europe plus encore qu'à l'Afrique.

Sans doute aussi avec des visées de colonisation, rappelons l'expédition d'Égypte. Alors, en 1808, l'empereur français envoie en Algérie un homme. Il l'envoie pour des raisons longtemps tues, avec pour seule mission de procéder à des relevés topographiques et militaires aussi précis que possible, susceptibles de faciliter un débarquement de l'armée française en Algérie. Les convoitises du monarque lui dictant alors de faire de la Méditerranée un lac français et de l'Algérie la voie royale pour gagner à moindre coût, le continent africain et ses légendaires trésors. La revue française Floréal An X, organe des membres de la Légion d'honneur, publie une très intéressante étude intitulée « Les origines compliquées du débarquement des siècles plus tard des troupes françaises à Sidi Ferruch » et évoque sous la plume du capitaine Robert Bayle, la mission du capitaine Vincent-Yves Boutin, l'agent secret de Napoléon 1er en Algérie. Nous donnons ci-après cette relation.

L'espion désigné, Vincent-Yves Boutin accomplit sa mission de repérage et rapporte une série de renseignements à l'empereur qui, ne pouvant plus assouvir ses désirs expansionnistes et de toute puissance sur le monde, laisse les précieux renseignements à ses successeurs qui en feront usage plus de 20 ans plus tard. Le plan d'invasion de l'Algérie finit par aboutir à ce qui sera un processus colonialiste des plus meurtriers et des plus dévastateurs jamais connu par l'homme, avec de tragiques prolongements sur tout le continent africain.

Débarquement de Sidi Ferruch - 14/06/1830

Vincent-Yves Boutin naît le 1er janvier 1772 dans un petit village de Bretagne. Son père, qui en était devenu maire, est massacré pendant « la terreur vendéenne », ces années de terreur sanguinaire qui ont fait suite à la révolution française de 1789. A 19 ans, V.Y. Boutin entre à l'école de guerre de Mézières. Lieutenant puis capitaine, il est repéré pour ses services et ses capacités peu communes en matière de relevés topographiques et de dessin. Il participe, en Europe, à plusieurs opérations militaires au cours desquelles son talent se dévoile et son uniforme s'alourdit de décorations et de galons.

Envoi en mission secrète

Napoléon premier écrit en avril 1808 à son ministre de la Marine Decrès : « Méditez sur l'expédition d'Alger, tant sur le point de vue « mer » que sur le point de vue « terre ». Un pied sur cette terre d'Afrique donnera à penser à l'Angleterre… » Il instruit son ministre des Renseignements que l'émissaire secret devrait obtenir : « … description d'Alger et de ses environs, choix d'un port de débarquement, rôle des fortifications avec le lieu et le mode d'attaque, notices et croquis des treize forts qui défendent la ville, temps nécessaire à l'expédition pour prendre Alger ».

Le projet est clairement nommé, les objectifs clairement définis, la mission franchement esquissée ; et c'est V.Y. Boutin qui est désigné pour mener, en secret, l'opération de reconnaissance indispensable à toute opération d'invasion planifiée et qui vise à détruire l'autre.

Le 9 mai 1808, Boutin embarque pour Alger sous une fausse identité. Il se fait alors passer pour un parent du Consul de France à Alger Charles Dubois-Thainville. Au cours de la traversée, une rencontre malheureuse avec un navire anglais force l'embarcation française à faire escale en Tunisie. Et ce n'est que le 24 mai au soir que Boutin se retrouve à Alger. Le consul Dubois-Thainville fait de son mieux pour faciliter la tâche à Boutin, ce même Dubois-Thainville qui, en décembre 1801, alors qu'il est revêtu des pleins

pouvoirs à l'effet de traiter la paix la régence d'Alger, signe, au côté de Mustapha Pacha, un traité de paix entre les deux pays. Sitôt à Alger, Boutin, sans perdre de temps, se met au travail.

En ville, il fait mine de flâner comme n'importe quel touriste en quête d'exotisme, feignant de s'égarer au-delà des remparts de la ville ou des limites imposées aux étrangers. Pour Boutin, la démarche consiste à répondre à deux impératifs :

- identifier le meilleur point d'atterrissage après une étude minutieuse du littoral et du terrain,
- estimer les facultés d'endurance des troupes du dey et les capacités de résistance des fortifications d'Alger.

Et lorsqu'il déambule sur le littoral, il se munit d'un petit matériel de pêche qui lui confère un air débonnaire de vacancier oisif alors que ce matériel lui permet, près des falaises, de sonder les fonds marins et d'en mesurer les profondeurs. Avec beaucoup d'adresse, il observe, il questionne, il écoute, il lit, il analyse, il synthétise… Et c'est ainsi que jour après jour, il se fait une idée de plus en plus précise sur la ville, sa dynamique, ses fortifications, ses ressources, sa population. Il scrute la côte depuis Tamenfoust à l'est de la capitale, jusqu'à Sidi Fredj, à l'ouest, notant chaque détail susceptible de servir sa mission, s'empressant, sitôt arrivé le soir, dans sa chambre au consulat, de consigner chaque élément observé, chaque mesure prise ou déduite. Les notes, les croquis et les tableaux se suivent et ne se ressemblent pas. Son sens aigu du détail et son pragmatisme lui permettent d'établir une cartographie de la région d'une grande précision, largement aidé dans sa tâche par les relevés d'un autre « explorateur » britannique, l'ecclésiastique T. Shaw. Ce dernier, établi quelques

décennies pour répondre aux préoccupations de son maître, Boutin, décrit avec force détails les protections de la ville, les sources, les chemins, les moyens militaires dont dispose le dey, les moyens de réduire les aides possibles des beys de Constantine, d'Oran et du Titteri ou encore comment appâter le bey de Tunis pour attiser des tensions dans l'est de l'Algérie dans le but de disperser les forces du bey de Constantine. Les points d'eau, les oueds, les ponts, rien n'échappe à l'œil et à la mémoire de l'espion. Tous les détails qu'il peut collecter auprès du consul ou lors de ses sorties dans ou hors de la ville sont consignés dans un carnet que complètent de nombreux dessins et croquis. Et c'est après environ deux mois d'investigations et de relevés, le 17 juillet 1808, que Boutin quitte Alger pour la France qu'il gagne après une traversée très mouvementée. Encore une fois, le navire qui le reconduit en France est attaqué par l'une des innombrables frégates anglaises qui infestent alors les eaux de la Méditerranée. Il ne rentre à Paris qu'à la fin du mois d'octobre de la même année après un périple des plus mouvementés et après avoir été forcé de se défaire d'une partie des relevés et dessins qu'il avait esquissés à Alger.

Espionnage le long des côtes d'Alger

De retour en France, Boutin reconstitue l'ensemble de ses relevés qu'il relate dans un document intitulé : « Reconnaissance générale de la ville, des forts et batteries d'Alger

» par le chef de bataillon de génie Boutin, faite en conséquence des ordres et des instructions de S.Ex. Mgr Decrès, ministre de la Marine et des Colonies, en date des 1er et 2 mars pour servir au projet de descente et d'établissement définitif dans ce pays. Le premier paragraphe du rapport qu'il remet résume les préoccupations majeures de l'espion : « De tous les objets à examiner pour l'établissement du projet en question, les deux principaux sont : le point de descente et la résistance qu'on aura ensuite à surmonter. La solution du premier article se trouvera dans un examen détaillé du terrain, et le deuxième sera éclairé par la description des fortifications et l'évaluation des forces du dey. Nous allons donc parler du terrain, puis des forts et des batteries ; nous passerons ensuite aux diverses autres questions. » Effectivement, plusieurs chapitres s'enchaînent. Quelques extraits éclairent de façon explicite sur la teneur du document élaboré par le sinistre espion visiteur.

Dans sa description des alentours de la ville d'Alger, Boutin prend en compte les moindres reliefs, les moindres cours d'eau, les moindres dénivellations. Il fait part de ses impressions quant au choix des points d'accès en terre algérienne. Il écrit : Environs d'Alger : « La chaîne est presque nulle entre le cap Matifou et le Fort de l'Eau ; elle ne se compose que de mamelons détachés entre lesquels il serait facile de passer dans la plaine de la Mitidja ; mais pour marcher ensuite sur la ville, il faudrait passer par l'Arrach qui pourrait être grosse après des pluies abondantes. La première de ces petites rivières est sans pont ; la seconde en a un en pierre que l'ennemi pourrait garder ou avoir coupé… »

Dans le paragraphe qui concerne le lieu présumé du débarquement, Boutin donne des indications très précises sur la région de Sidi Fredj : le rivage, les dunes, les monticules, la végétation, etc. Il écrit : Point de débarquement : « … reste donc l'espace entre le cap Caxine, Sidi Ferruch et au-dessous et c'est vraiment là qu'il

faut opérer. (…) Le rivage dans ce même espace est partout accessible ; il est sablonneux ou de terre très meuble. Il y règne dans certains endroits un petit cordon de dunes de 4 à 6 mètres d'élévation, mais l'atterrage est partout facile et les rampes, s'il en fallait, seraient l'ouvrage d'un moment. » La description du littoral se poursuit longuement et Boutin précise : « Dans toute cette partie, il n'y a ni fortifications ni batteries, excepté la seule tour de Sidi Ferruch qui ne mérite guère d'être comptée. Elle est carrée, son élévation est de 16 à 20 mètres au plus ; chaque face de 3 à 5 mètres armée d'une mauvaise pièce de canon ; cette tour est vieille et ne résisterait pas à la plus légère canonnade. »…

Avant de procéder à un descriptif minutieux de chacun des forts qui protègent la rade d'Alger, Boutin commence par une longue et riche introduction d'un chapitre intitulé : Fortifications, lieu et mode d'attaque : « … les Algériens prétendent avoir 1743 pièces en batteries. Quoique nous soyons loin de ce compte, il faut convenir qu'il y en a un nombre très important, généralement de gros calibre, surtout les pièces du rez-de-chaussée de la marine qui sont de 24, 36, 48 et au-dessus. Attaquer par la rade c'est donc affronter à la fois tous les dangers et toutes les difficultés… » Par la suite, pour décrire un à un les forts, Boutin étaye son propos de nombreux dessins : Fort du camp Matifou, Fort de l'Eau, Fort Neuf de Bab Azzoun, Château de l'Empereur, Ville, Fort des Vingt-quatre heures ou de Bab el oued, Fort des Anglais, Fort de la Pointe Pescade, batteries simples.

Il aborde par la suite un nouveau chapitre intitulé « Points fortifiés, outre les précédents et auxquels n'aurait affaire que par la suite » pour parler des protections des villes comme Constantine, Tlemcen, Maskara, El-Callah, Zammorah, Biskra. Il décrit les murailles, les fortifications, les canons, les garnisons… Tous ces renseignements vitaux pour les militaires sont les bienvenus et permettent ainsi aux troupes d'infanterie française de débarquer sans problèmes sur la plage de Sidi Ferruch.

Alger sera attaquée et conquise parce que ses protections d'artillerie ont été prises d'assaut par derrière. On lit souvent dans des commentaires ou des écrits de soi-disant « sachants » le terme Algérie comme si à l'époque il s'agissait d'une nation, munie d'un gouvernement, or il y avait des représentants de la Turquie à Alger, à Tunis, à Bône qui payaient tribut au Calife de Bagdad, il s'agissait simplement de l'appellation d'une cité appelée « El Djesair » les Iles en français.

L'appellation Algérie destinée à couvrir tous les territoires occupés par l'armée française a été utilisée la première fois par un courrier officiel daté du 14 octobre 183 du, Secrétaire d'Etat à la Guerre adressé au Général Valée gouverneur général, créant ainsi l'Algérie.

Une rue porte son nom à Alger

Longtemps méconnu, Vincent-Yves Boutin n'a fait l'objet que de rares et parcimonieux hommages. Pendant la période coloniale une toute petite rue de la casbah d'Alger est appelée « rue Boutin » sans même préciser son grade, ce qui peut entraîner quelques quiproquos. En 1838, un monument mémorial, connu de la population sous le nom du Boutin, est construit à Dely Ibrahim sur un plateau dominant le Sahel d'où la vue s'étend jusqu'à la mer. Il a la forme d'un minaret d'environ 20 mètres de haut et comporte initialement une plaque explicative. Classé monument historique en 1956, il subit en 1980 le contrecoup du séisme d'El Asnam et est depuis lors incliné. Faute d'entretien, il tombe en décrépitude dans les années 1990 malgré le fait qu'il se trouve dans un jardin public. A Nantes et au Loroux-Bottereau existe une rue Colonel Boutin. En Algérie, un village de l'Oranais s'appelait Boutin pendant la période coloniale.

L'ouvrage Guide et plans d'Alger édité par Agir Plus Editions, mentionne toujours l'appellation « rue Boutin Dely Ibrahim ».

Bibliographie :

- *Outre l'article ci-dessus du capitaine Bayle, Les origines compliquées du débarquement des troupes françaises à Sidi Ferruch, on lira avec intérêt :*
- *Léo Berjaud. Boutin agent secret de Napoléon 1er et précurseur de l'Algérie Française. Paris. Frédéric Chambriand. 1950*

Comporte une annexe de 43 pages reproduisant le texte intégral du rapport de V.Y. Boutin (sans les cartes) intitulé « Reconnaissance générale des villes, forts et batteries d'Alger, des environs, etc… faite en conséquence des ordres et instructions de son Excellence Monseigneur Decrès, ministre de la marine, en date des 1er et 2 mai pour servir au projet de descente et d'établissement définitif dans ce pays par le chef de bataillon Boutin. (Arch. Guerre)

- *Jean Marchioni (préf. Jean Tulard). Boutin : le « Lawrence de Napoléon, espion à Alger et en Orient, pionnier de l'Algérie française » essai biographique. Nice. Gandini 2007*
- *Frédéric Meyer : Boutin Vincent-Yves. Colonel d'Empire, France-Empire 1991*
- *Rapport du chef de bataillon Boutin au ministre de la marine et des colonies*

Capitaine Robert Bayle, Revue Floréal An X – Eté 2019

Histoire d'une ville

Djemâa Saharidj, le village aux 99 sources

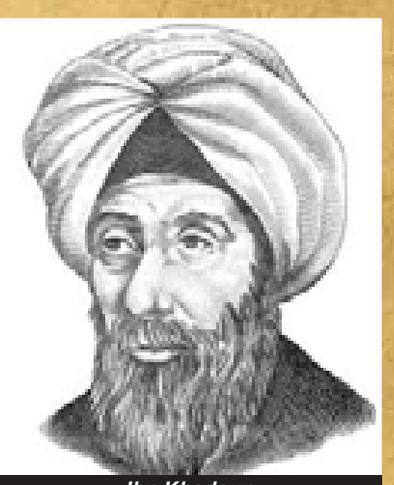
Par Hassina Amrouni

Djemâa Saharidj

Situé à une trentaine de kilomètres à l'est de Tizi-Ouzou, le chef-lieu de wilaya, le village de Djemâa Saharidj, dépendant de la commune de Mekla, compte une histoire millénaire.

Les habitants de la région ou du reste de la Kabylie désignent le village sous le nom de Djemaâ N'Saridj qui peut être traduit par « le vendredi (ou « l'assemblée ») du bassin », renvoyant ainsi au marché hebdomadaire qui se tenait jadis sur une grande place où trônait au centre une fontaine à bassin. La place a gardé à ce jour le nom de Ssuq Aqdhim (le Vieux Marché).

Connue pour être le centre traditionnel des Ath Fraoussen, cette célèbre tribu qui, selon Ibn Khaldoun ou Saïd Boulifa, descendrait des Fraxinenses, tribu numide antique qui s'est courageusement dressée contre les Romains. Cependant, ils ne parviennent pas à empêcher la toute puissante armée romaine d'installer dans la région, à partir du IIIe siècle de notre ère, une garnison militaire. Au fil des siècles, la cité accueille une population importante constituée de militaires et d'autochtones. Selon Ptolémée,



Ibn Khadoun

la cité s'appelait Bida, sur d'autres documents historiques de l'époque antique comme La Table de Peutinger, elle était désignée sous le nom Syda, tandis

Ptolémée

que dans l'Itinéraire d'Antonin, elle était citée sous l'appellation de Bidil. Tout au long des siècles, voire des millénaires, des chercheurs se sont penchés sur cette partie de notre vaste territoire.

En 1969, Jacques Martin explique que c'était « un relais nécessaire sur la route intérieure reliant Dellys à Bejaïa, mais un relais où vivait une population romaine et autochtone, relativement nombreuse et prospère, sous la protection d'une garnison permanente, sans doute à l'abri de défenses. »

Continuant à livrer ses secrets au fil des époques, on saura ainsi que la région, qui a embrassé l'islam comme religion après l'arrivée des Arabes, a d'abord été christianisée. On évoque pour cela cette réunion des évêques organisée en 484 par le roi vandale Hunéric, à laquelle participe un dignitaire de la tribu des Ath Fraoussen, surnommé Campanus, qu'ils disaient évêque de Bida.

La « pierre salique » (disparue depuis) érigée sur la place du Vieux Marché en mémoire de l'exhérédation des femmes kabyles

Djemâa Saharidj

Après le départ des Romains, les Vandales font un passage dans la région avant que les tribus autochtones ne retrouvent une relative sérénité.

Avec l'avènement de l'ère des foutouhate islamiques, les habitants de la région adoptent cette religion et, au fil de l'histoire, va se développer un islam maraboutique que renvoient les origines de plusieurs familles du village comme les Issehnounen qui se rattachent à Sidi Sahnoun.

Au XVIe siècle, les Ottomans deviennent les nouveaux maîtres du pays. Les tribus kabyles résistent fortement à l'arrivée de ce nouvel occupant. C'est notamment le cas, en 1601, lorsque Süleyman Pacha, alors à la tête de la Régence d'Alger, envoie ses troupes en Kabylie. Arrivées à Djemâa Saharidj, elles rencontrent des combattants farouches qui leur font rebrousser chemin. Cinq années plus tard, son successeur, Mustapha Pacha, parvient à acheter la garnison du village et à s'y établir.

Le temps à Djemaâ Saharidj continue à s'écouler, partagé entre des périodes de paix et d'autres faites d'affrontements belliqueux, ce qui finit par diviser la Grande Kabylie pendant une très longue période.

Cela ne changera pas durant l'occupation française où le village sera en de nombreuses reprises l'objet de menaces d'opérations militaires. En 1844, le général Coman, à la tête d'une expédition militaire, s'ébranle de Dellys et remonte pour la première fois la vallée du Sebaou. Dépassant Tizi-Ouzou, la colonne arrive au village de Tamda qu'elle détruit, rase les orangeraies alentour avant de poursuivre

Général Coman

Vue de Djemâa Saharidj vers 1889

son chemin, direction Djemâa Saharidj. Ayant eu vent de l'arrivée de soldats de l'armée coloniale, les villageois désignent une délégation parmi les hommes du village pour engager des pourparlers afin d'éviter la destruction de leurs maisons, au prix d'un semblant de soumission. Estimant sa mission remplie, le général retourne ensuite à Dellys.

1871, attaque contre le village

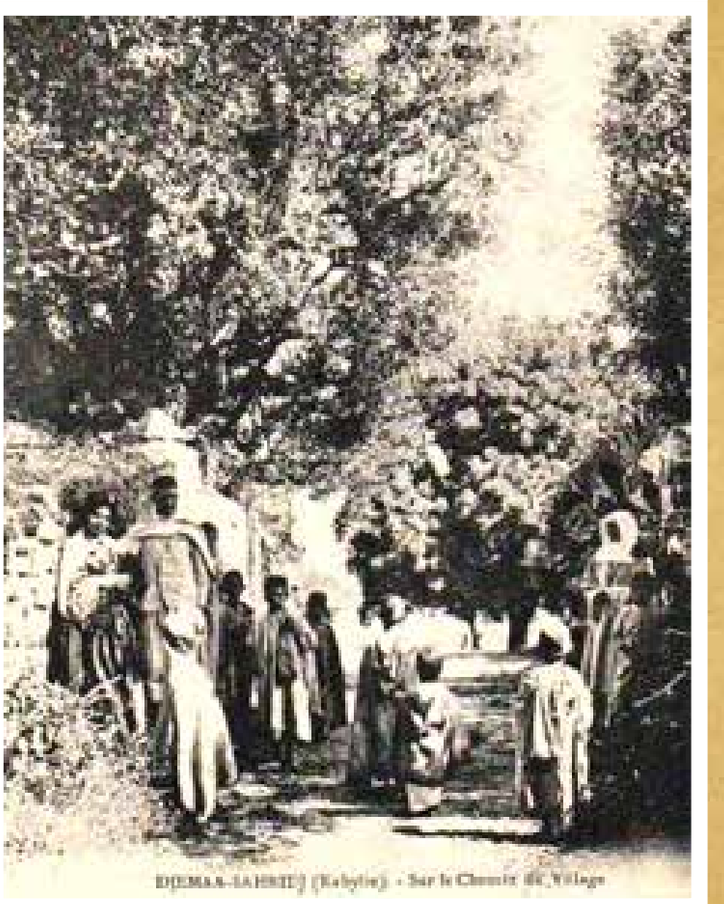
Au mois de mai 1871, deux mois après le début de l'insurrection d'El Mokrani, des combattants algériens sont rassemblés à Djemâa Saharidj. Ayant eu vent de cette précieuse information, le général Lallemand décide d'« aller donner une leçon aux rebelles ». Mal lui en prit car, arrivée au village, la colonne subit un véritable camouflet et se retrouve contrainte de battre en retraite au risque d'accuser d'importantes pertes humaines.

Djemâa Saharidj

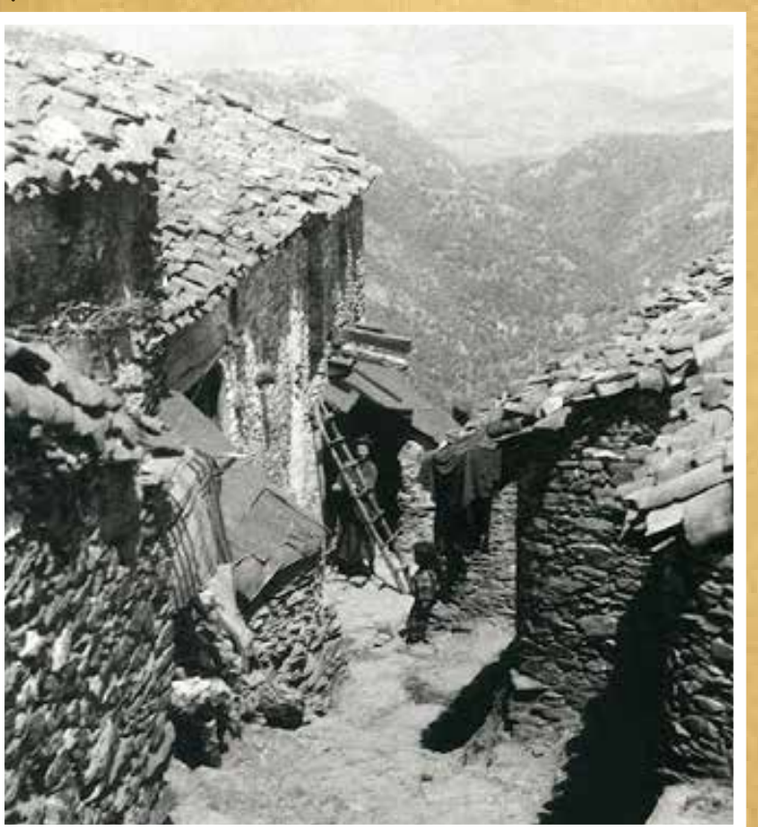
DJEMAA SAHRIDJ (Kabylie). — Ouvroir pour le tissage des Tapis

En 1872, alors que tout le pays est sous domination coloniale, y compris la Kabylie pourtant connue pour être une terre rebelle, les Jésuites fondent au village de Djemâa Saharidj un poste qui sera abandonné quelques années plus tard. Les Pères blancs le reprennent en 1883, puis le confient aux Sœurs blanches en 1886, avant de s'y réinstaller en 1920. En parallèle, Djemâa Saharidj fera partie des cinq villages de Grande Kabylie – avec Tamazirt, Tizi Rached, Taourirt Mimoun et Mira – à voir s'ouvrir une école laïque dite « école ministérielle », initiée sous le gouvernement Jules Ferry et où seront recrutés des enseignants « kabylophiles ».

La population autochtone accueille avec méfiance et indi-



Djemâa Saharidj



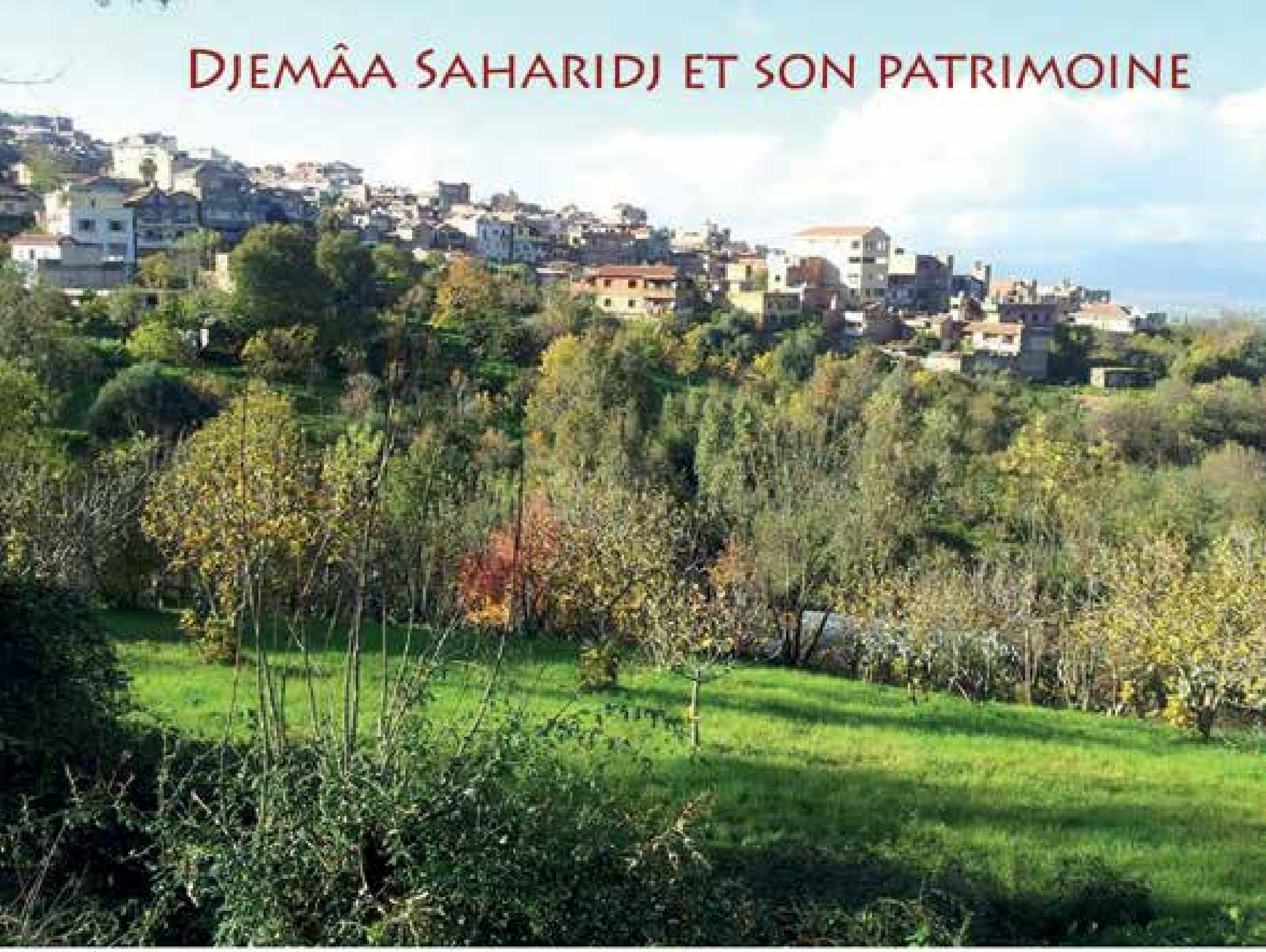
gnation cet établissement scolaire d'autant que les autorités locales ont procédé au préalable à la fermeture des écoles coraniques et des zaouïas. L'hostilité ambiante finit par faire capoter ce projet.

Quelques décennies plus tard, le peuple algérien, comme un seul homme, s'engage dans une longue et sanglante guerre pour se libérer du joug colonial. Djemâa Saharidj va voir mourir en martyrs quelques-uns de ses plus valeureux enfants. L'idéal de la liberté valait ce sacrifice.

Hassina Amrouni

Sources :
http://djurdjura.over-blog.net/article-djemaa-saharidj-de-l-antiquite-a-nos-jours-45925379.html
**Divers articles de la presse nationale*

Djemâa Saharidj et son patrimoine



Des trésors à ciel ouvert

Par Hassina Amrouni

Djemâa Saharidj

Lorsqu'on déambule dans le village de Djemâa Saharidj, ses rues et ruelles nous racontent mille et une histoires.

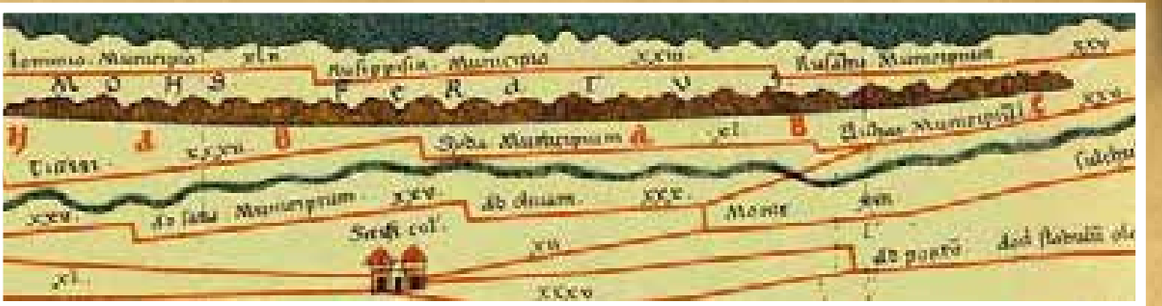
Ses pierres, ses sources d'eau content un passé millénaire, que l'Histoire n'a pas toujours consigné mais que la tradition a su transmettre de génération en génération pour préserver la mémoire du village de l'oubli.

Riche et tumultueuse, l'histoire de Djemâa Saharidj remonte à plus de 2000 ans et elle a été façonnée à la fois par les tribus berbères et les peuples conquérants qui s'y sont succédé.

Les Romains, les premiers, vont s'y installer à partir du IIIe siècle. Séduits par cette région où coule l'eau en abondance, ils vont y construire

une cité baptisée Bida Municipium et vont exploiter toutes les sources descendant du mont Fiwan, en construisant thermes, bassins et aqueduc.

Aujourd'hui, quelques vestiges de cette époque témoignent effectivement de cette présence. Les pre-

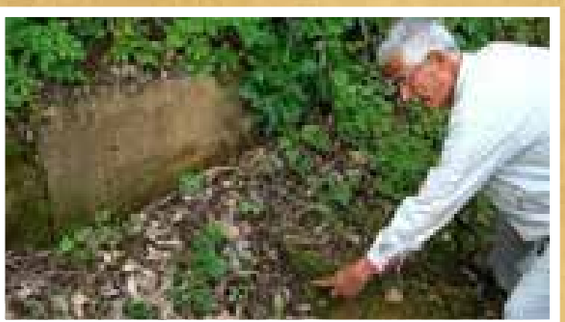


La cité de Bida - nommée ici Syda Municipium - telle qu'elle apparaît sur la Table de Peutinger, au pied du Mons Feratus (Djurdjura), entre Tigisi (Taourga), à trente-deux milles romains, et Ruha Municipium (Ksar Kebouch), à quarante milles.

mières traces sont visibles à une centaine de mètres de la place du village, en empruntant un chemin escarpé menant au village Tizi n'Terga, on voit émerger d'un talus les ruines d'une bâtisse antique. « On voit la trace ou le reste de l'une des constructions, ce qui est en apparence la pointe (angle aigu) par laquelle se termine cette dernière, probablement sa partie fondation, vu l'imposante épaisseur des murs de près d'un mètre. Ces derniers, en fait, ne sont visibles que sur deux ou trois mètres, leurs suites étant entièrement ensevelies sous le terrain en pente. Comme d'ailleurs l'espace entre eux occupé par un olivier sauvage millénaire ». Non loin de là, les restes d'un aqueduc romain sont également visibles. D'une largeur

Le mont Fiwan

Village Tizi n'Terga



de 40 cm, ce que les habitants du village désignent sous le nom de «Ighar b-buchen» (grotte du chacal) et «Ighar b-bwaman» (grotte de l'eau) représentent sans doute sa partie creusée.

En redescendant vers la place du village, des fragments de ces murs datant de l'époque romaine se retrouvent. Ils ont servi à construire les murets servant de clôture aux nombreux jardins du village. Ce pan de mur faisait-il partie de l'aqueduc ou d'une autre construction plus imposante ? Les villageois le supposent mais seules des fouilles peuvent le déterminer avec exactitude. Il semble qu'il n'y en ait pas eu dans cette région, pourtant, elle regorge de trésors qui n'ont pas encore livré leurs secrets. D'autres pierres encerclent la place centrale du village. « On raconte qu'en ces temps-là, le roi gouverneur qui l'habitait s'est fait aménager un tunnel tapissé de mosaïques par lequel il débouchait direc-

tement sur l'arène publique sous forme de théâtre (l'actuelle place publique) pour assister aux duels ou autres manifestations organisés à son intention. De ce théâtre, il ne subsiste présentement aucun signe hormis les dizaines de pierres taillées éparpillées sur la place même, les unes devant la fontaine, les autres aux alentours dont certaines servant de cages de but pour les garçons jouant au foot au fond de la place ».

D'ailleurs, sur la même place du village qui aurait, vraisemblablement, été par le passé une arène romaine, des dizaines d'objets (statues, bijoux, sarcophages amphores, monnaies...) ont été retrouvés. Malheureusement, ne connaissant pas leur valeur mé-

morielle, ils n'ont pas été conservés. D'ailleurs, les villageois déplorent le fait qu'il n'y ait pas de musée dans la région ce qui aurait permis d'entreposer ces vestiges du passé dont une statue de près d'un mètre de hauteur, sculptée sur du calcaire et représentant la Sainte Vierge. Elle serait actuellement gardée à l'intérieur du bureau d'accueil du CFPA (Centre de formation professionnelle des adultes) de Djemâa Saharidj, un centre datant de la période coloniale française et construit par les Pères blancs.

C'est à la limite de cette place publique, que l'on retrouve aussi l'unique vestige de l'époque ottomane. Ces derniers ne s'y sont pas installés mais une brigade de cavaliers, à sa tête un officier turc, s'y rendait régulièrement pour collecter l'impôt (dîme) auprès des villageois. On raconte que l'officier en question est, au cours de l'un de ces déplacements, tombé amoureux d'une fille du village et finit par l'épouser. C'est, sans doute, en gage d'amour ou de sincérité qu'il fit bâtir une zaouïa, toujours opérationnelle aujourd'hui puisqu'elle est fréquentée par dizaines de « tolbas », venant de toute la région. La zaouïa a bénéficié d'un puits creusé dans la cour, agrémentée de trois douches construites en retrait et servant aux ablutions, tant des habitués de la zaouia que de la mosquée « Tala Muqran », construite plus haut par les villageois et dont une porte donne directement sur ces douches ouvertes toute la journée.

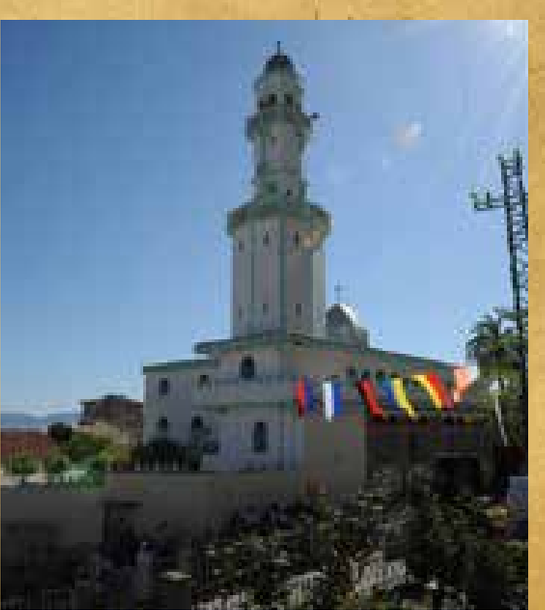
« Assaridj », la source romaine

Dans ce village aux 99 sources, il en existe une, la fameuse « Assaridj », dont l'eau fraîche et d'excellente qualité a fait sa renommée dans tous les villages alentours. Datant sans doute de l'époque romaine, les Français l'ont aménagée en la divisant en deux parties avec chacune trois robinets d'égal débit. L'une est réservée aux hommes, l'autre aux femmes, avec en sus un lavoir.

Fiers de leur patrimoine, les habitants du village, conscients de l'importance de transmettre ce legs mémoriel aux générations futures, oeuvrent à sa préservation et à sa valorisation.

Hassina Amrouni

Source : http://djurdjura.over-blog.net/article-djemaa-saharidj-de-l-antiquite-a-nos-jours-45925379.html



Patrimoine cultuel

La Zaouia de Sidi Sahnoun

Par Hassina Amrouni

Djemâa Saharidj

On ne peut parler de Djemâa Saharidj, de son patrimoine, de ses richesses et des personnalités qui ont écrit ses pages d'histoire sans évoquer la zaouïa de Sidi Sahnoun, lieu de pèlerinage et de ziara des villageois depuis des centaines d'années.

Rattachée à la tariqa Rahmaniya, cette zaouïa aurait été fondée entre les Ve et VIe siècles de l'Hégire par Sidi Sahnoun Ibn Abdellah El Azhari.

Sidi Sahnoun serait l'un des descendants de l'Imam Sahnoun ibn Saïd ibn Habib at-Tanukhi. Originaire de Homs, en Syrie, Abdel Salam Sahnoun ibn Saïd ibn Habib at-Tanukhi, naît vers 761 (160, du calendrier hégirien), au sein d'une famille qui serait descendante d'une confédération tribale du sud de la péninsule Arabique, les Thanukhides.

Celui qui deviendra un célèbre juriste malikite de l'école de Kairouan étudie dès sa prime jeunesse auprès de grands érudits de son époque, à l'image d'Ali Ben Ziyad instruit auprès de Mâlik ibn Anas. Grand admirateur de l'imam Mâlik, il décide en l'an 178 de l'hégire, d'aller parfaire ses connaissances en Egypte, auprès d'autres disciples du célèbre savant, puis, il se rend à Médine pour poursuivre son instruction auprès d'autres oulémas influents, avant de retourner en Afrique du Nord en 191.

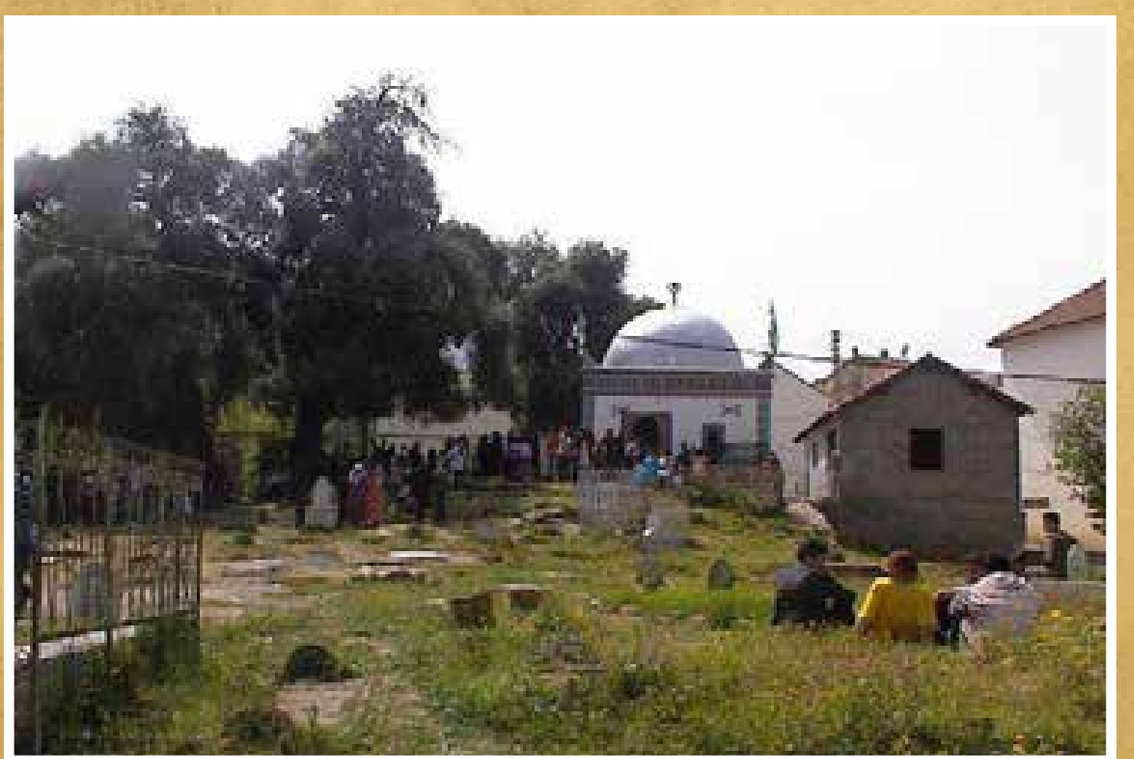
Ses grandes connaissances, sa forte personnalité, ses principes et sa

foi le feront accéder aux plus hauts postes. A l'âge de 74 ans, il est nommé cadi d'Afrique du Nord par l'émir aghlabide Abou Al Abbas Ier qui règne au nom du calife abassi-de. L'Imam Sahnoun veillait au strict respect des lois.

L'Imam Sahnoun meurt durant le mois de Rajab de l'an 240 de l'hégire. Il est enterré dans sa maison, à côté de Bab Menara à Tunis. Imprégnés de la même ferveur religieuse, ses descendants suivront la même voix, entièrement dédiée à la foi et à l'islam.

La zaouïa de Sidi Sahnoun à Djemâa Saharidj jouera tout au long de l'histoire un grand rôle dans la préservation de l'identité, de la culture et de la foi du peuple algérien, notamment durant la période de la colonisation française. Les autorités coloniales, conscientes du poids que pouvait représenter cette zaouïa et les dizaines d'autres disséminées à travers tout le pays, ne les voient pas d'un très bon œil. En 1860, l'armée coloniale passe à l'action en mettant le feu à la bibliothèque de la zaouïa en guise de représailles face au refus des sages de la région d'épouser la thèse colonialiste. Un autodafé qui touchera une grande partie des vieux et précieux manuscrits de la zaouia, à jamais irrécupérables. Les quelques documents qui ont été épargnés furent remis à Si Amar Saïd Boulifa, un sage du douar des Ath Irathen (Fort National).

Malgré cette persécution, cette zaouïa continuera à accomplir sa noble mission de diffusion du véritable islam, attirant toujours plus de fidèles, tous âges confondus.

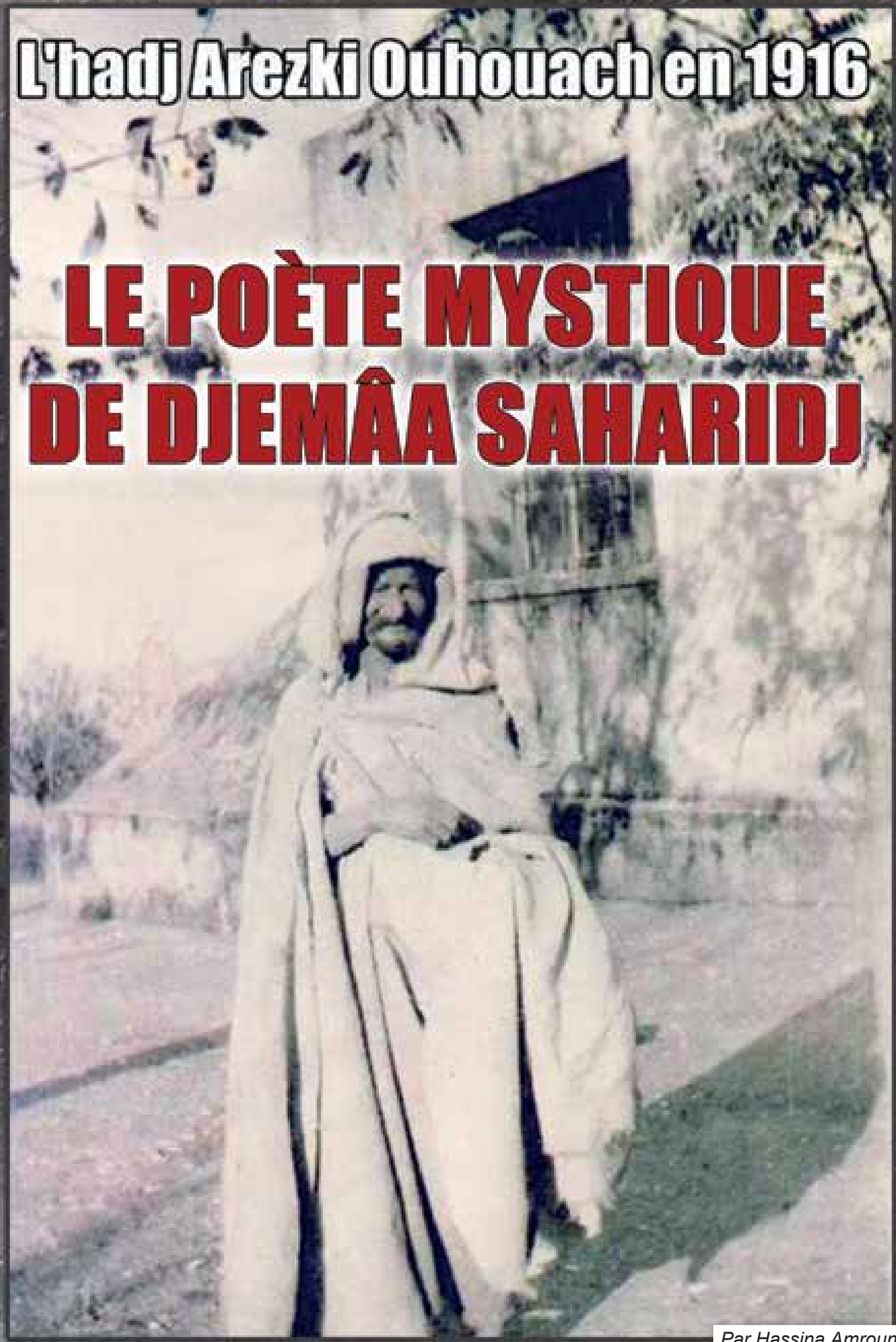


Si Amar Saïd Boulifa

En 2014, un bloc pédagogique a été inauguré, composé de quatre salles de classes, une bibliothèque et une salle informatique. Cet espace accueillera les enfants scolarisés du village, notamment ceux des classes d'examens, désireux de suivre des cours de soutien qui seront dispensés par des enseignants ceci, en sus de l'enseignement du Coran et du hadith que cette structure assure déjà.

Hassina Amrouni

L'Hadj Arezki Ouhouach

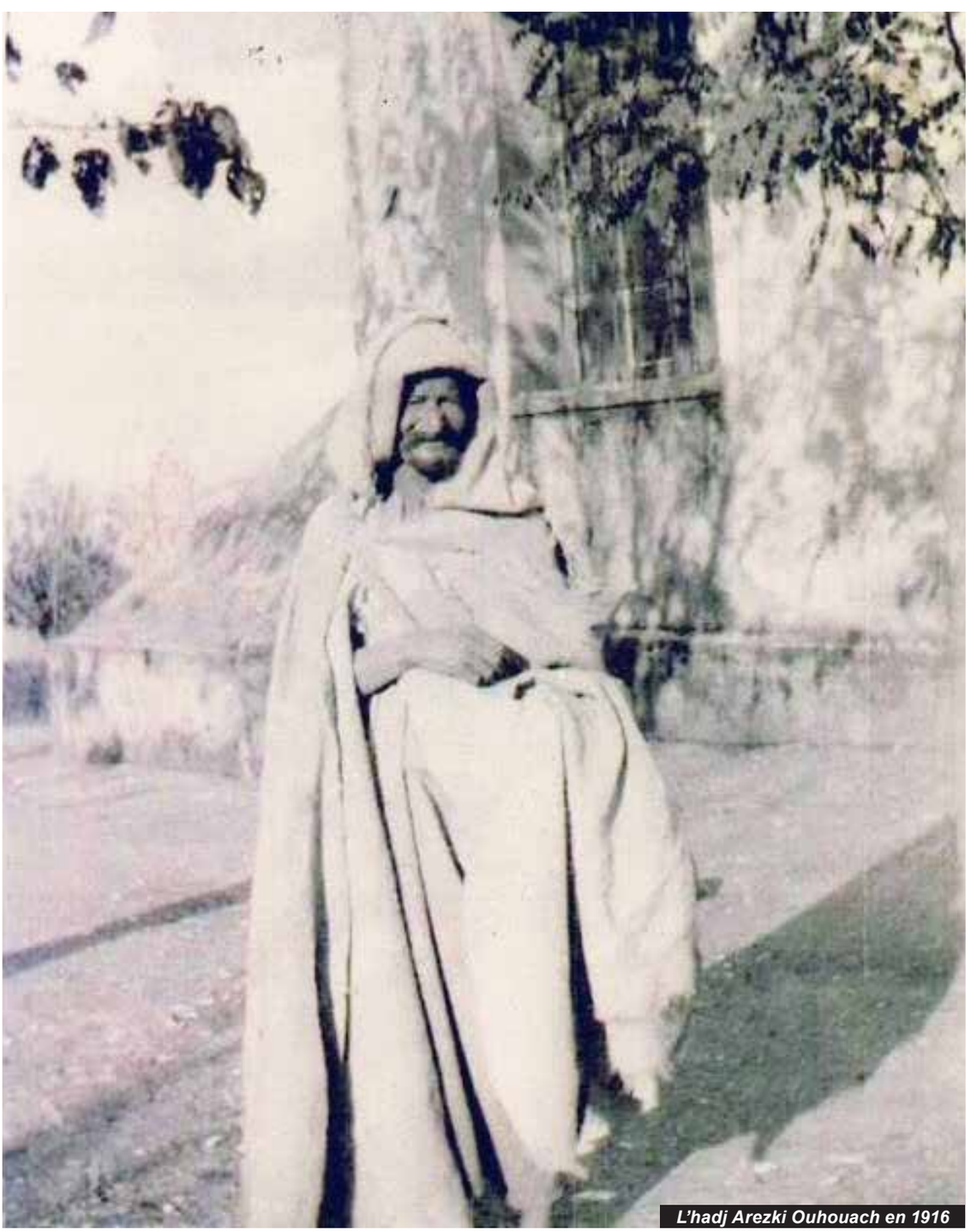


LE POÈTE MYSTIQUE DE DJEMÂA SAHARIDJ

Par Hassina Amrouni

Djemâa Saharidj

Les poètes et bardes de la Kabylie du XIXe jusqu'au début du XXe siècle étaient connus pour leur poésie orale qu'ils déclamaient au gré des vents.



L'hadj Arezki Ouhouach en 1916

Considérés tantôt comme des fous, tantôt comme des possédés, ils erraient dans les rues des bourgs et villages de Kabylie, semant les mots à qui voulait bien les entendre. Misère sociale, injustice, tristesse, mort, étaient leurs thèmes favoris, en cette Algérie colonisée.

Beaucoup connaissent Si M'hand U M'hand, ou Mohand Ou Lhusin, mais il y avait d'autres aussi, tels Youcef Oukaci, Mohand Oumoussa Aouaguenoun ou encore L'hadj Arezki Ouhouach, ce dernier était natif de Djemâa Saharidj.

Appartenant au âarch des Ath Fraoussen, Arezki Ouhouach est né présumé en 1838 à Djemâa Saharidj, selon le registre matrice de la commune de Mekla qui stipule « âgé de 55 ans en 1893 ».

Issu d'une modeste famille, le jeune Arezki n'aura pas la chance de s'instruire. Aussi, ne fréquentant ni l'école coranique du village – pourtant, il sera un fervent pratiquant –, ni l'école française qui n'existait pas dans son village, il sera berger. Durant les longues journées qu'il passait seul dans les champs, le jeune garçon jouait avec une flûte taillée dans le roseau des chants du terroir. La mélodie qui, au départ, l'aidait à meubler ses moments de solitude, deviendra peu à peu, une véritable passion qu'il traînera tout au long de sa vie.

Voyage à la Mecque

Bien qu'il n'ait pas fréquenté l'école coranique, le jeune Arezki sera très tôt porté sur la religion dont il devient un fervent pratiquant. Aussi, par un concours de circonstances, il aura la chance d'accomplir le 5e pilier de l'islam, en allant effectuer un pèlerinage à la Mecque à l'âge de… 16 ans.

En cette fin de printemps de l'année 1854, le jeune garçonnet rentre des pâturages pour avaler un repas frugal, avant de reconduire le troupeau vers les plaines, quand il entend les chants religieux venant de loin. Ce sont les futurs pèlerins de la localité qui font la tournée pour la traditionnelle collecte. Arezki court les rejoindre et se mêle gaiement au groupe de croyants. A ce moment-là, l'homme portant l'étendard l'attire à ses côtés et lui caresse le visage avec l'étoffe sainte. Pour le jeune Arezki Ouhouach c'est une invitation à faire le voyage vers les Lieux Saints de l'islam qui ne se refuse pas.

Malgré son jeune âge, il est tout enthousiaste contrairement à son père qui s'affole car n'ayant pas les moyens d'un tel déplacement. Pourtant, refuser d'y aller serait vu comme une trahison au prophète Mohamed (QSSSL).

C'est le frère aîné d'Arezki, Mohand Ameziane, agriculteur de son état, qui vient apporter son aide et s'engager auprès de son père qu'Arezki irait accomplir son devoir religieux.

Le jour du départ, c'est à dos de cheval qu'Arezki Ouhouach se rend au port d'Alger, en compagnie du convoi de pèlerins. Malheureusement, prenant du retard au cours du trajet, la délégation rate le départ du bateau-bus. Pour pallier cet incident, ils embarquent à bord d'un petit voilier qui, arrivé au large, est pris au cœur d'une violente tempête. Face aux vagues qui menaçaient d'engloutir la modeste embarcation, le maître à bord demandait instamment aux occupants de prier pour ne pas mourir noyés au milieu de cette mer en furie.

Tous les passagers priaient dans une grande ferveur, implorant Dieu de leur prêter la vie sauve mais sous la menace de vagues hautes de plusieurs mètres, la peur gagnait chacun d'eux. C'est à ce moment que le jeune Arezki poussa un cri strident en disant : « Annagh andda tellamt a tudjal timezzyanin ! » (Où êtes-vous ô veuves si jeunes !). En effet, une ultime pensée, avant de tomber inanimé, était pour une jeune veuve de son village à qui il prêtera, en songe, cette réplique : « Tessumlem-agh ! Attan sfina nwen ! » (Vous nous agacez ! Voilà votre bateau !).

Mais voilà, ô miracle, Dieu avait répondu à leurs prières puisque soudainement la tempête se calma. Revenu à lui, Arezki était tout ébahi et cette mésaventure lui inspira immédiatement trois poèmes dans lesquels il narra sa douloureuse traversée. (Voir encadré).

De retour du pèlerinage, l'Hadj Arezki Ouhouach reprend son quotidien. Il fait plusieurs métiers dont celui de meddah. Un jour, il se rend à Tifrit n Ath Ou-Malek. Muni de son petit bendir il parcourt le village en déclamant des vers. A la tombée de la nuit, il se dirige vers la zaouïa de Sidi M'hand Ou Malek pour y trouver refuge jusqu'au matin. Après la prière d'El icha, l'Hadj Arezki Ouhouach s'approche des tolba de la zaouia et commence à leur déclamer des poèmes mystiques avant d'entamer des cantiques et litanies. L'assistance était comme envoûtée par ses chants et il en fut ainsi jusqu'au matin.

Après la prière d'El Fedjr, les fidèles commencent à quitter le lieu. L'hadj Arezki s'apprêtait à en faire de même, pour poursuivre sa tournée, quand il est cordialement invité par le cheikh à rester encore. Il accepta. Le Cheikh de la confrérie invita

tout de suite après ses jeunes étudiants à se rassembler autour de lui. Ceux-ci s'empressèrent aussitôt de former un demi-cercle face à leur maître. Puis, désignant notre poète, le Maître s'adressa à son auditoire : « J'ai retenu cet étranger qui s'apprêtait à partir… Je l'ai retenu parce que nous lui devons récompense ! En effet, nous devons le récompenser pour avoir assuré l'animation de ce lieu de culte la nuit durant ! »

Après s'être inspiré de quelques pages lues dans le livre de l'Ancêtre-fondateur de la confrérie, le cheikh ajouta : « Sidi M'hand Ou Malek a écrit que ce que diraient ses successeurs à la tête de la zaouïa, c'est lui qui l'aurait dit ». S'adressant ensuite à l'Hadj Arezki, il poursuit : « Nous faisons trois vœux en ta faveur : d'abord une vie aisée, ensuite du talent en thérapeutique et, enfin, une intelligence constamment en éveil. »

On raconte que, dès lors, l'Hadj Arezki Ouhouach connut un essor considérable dans le domaine poétique, améliorant ses textes, dédiés au prophète Mohamed (QLSSSL) et à la religion musulmane.

L'Hadj Arezki Ouhouach se maria deux fois. Avec sa première épouse, il n'aura pas d'enfant, avec la seconde, il en aura deux : Malha, née présumée en 1878, et Tahar en 1887.

Atteinte d'une grave maladie, la seconde épouse de l'Hadj Arezki le laissera une nouvelle fois veuf et c'est la jeune Malha qui prendra en charge les tâches domestiques et l'éducation de son jeune frère âgé d'à peine dix mois. L'Hadj Arezki, pour sa part, demeurera veuf jusqu'à la fin de ses jours.

Son décès survient accidentellement, en 1927. Selon Gabriel Lambert, un arrière-petit-fils de Louis et d'Albertine Viguié, premiers enseignants de l'école de Djemâa Saharidj et amis de l'Hadj Arezki Ouhouach, ce dernier « serait décédé un mois d'août, noyé à proximité du moulin à grains qu'il exploitait au ravin Bouhlou et ce, suite à une crue soudaine, provoquée par un violent orage ». Un accident auquel l'Hadj Arezki ne put échapper parce que devenu aveugle avec l'âge. Il avait 89 ans.

Hassina Amrouni

Source : http://bidanetmoultinfos.unblog.fr/2013/06/01/le-poete-de-djemaa-saharidj-a-la-decouverte-de-lhadj-arezki-ouhouach-dans-son-intimite/

■ ***La première***

« Ghligh deg lebhar s lqed / Leslak oulahed / Alama houdden ssalhin
Lmouja koul tha tezzem-ed / Izriw yemarmegh-ed / Ghaf lehbab wid nettissin
Mi d Rebbi ma ikheli hed / A youl tfiker-ed / Wissen an ffegh d ssalmin »
Je suis tombé raide au milieu de l'océan / Sans issue aucune / À moins d'un salut prodigieux
Les déferlantes surgissant de toutes parts / Et de larmes mes yeux s'emplirent / Me remémorant amis et connaissances
Dieu n'abandonnant guère ses créatures / Ô mon cœur aie une pensée pieuse / Sans doute allons-nous sortir indemnes.

■ ***La seconde***

« Ghligh deg lebhar neblaâ / Lhout lay inechaâ / Lmouja la dettsifi

Ssfina choudden-as teqlaâ / Oulanda itt neqdaâ / Rrayes iâemmed iyounfi
Mi d Rebbi ahbib neqouraâ / A nezguer an mnaâ / Ghoures ay tella dwa chafi »
Je suis tombé au milieu de l'océan, englouti par les eaux / Les sélaciens guettant la moindre proie / Et les vagues poursuivant leur déferlement
L'embarcation à la merci des flots / Sans maîtrise aucune / Le commandant de bord ayant abandonné le gouvernail
Du Tout-Puissant nous attendons / Que notre traversée aboutisse / Car Lui seul détient le remède miraculeux.

■ ***La troisième***

« Ghligh deg lebhar yewsaâ / Deg rrif ar lqaâ / Our di bwi hed lekhbar-is
Qlil deg medden akw tmaâ / Âudden ay isseblaâ / Koul wa dag iheddar woul-is
Mi d Rebbi ahbib d amchafaâ / Iwaâed an mnaâ / Qbel rrouh mazal yaghdis »
Je suis tombé au milieu de l'océan incommensurable / De la surface jusqu'au fond / Nul n'est censé connaître la profondeur
Très mince était l'espoir de chacun / Tous croyaient que j'allais être englouti / Et chacun ce qu'il imagina
Comme Dieu en est le Sauveteur / Il fit que nous sortions indemnes / Pour que nous survivions avant d'être rappelés à Lui.

Poèmes de l'Hadj Arezki Ouhouacht

Exhérédation des femmes kabyles

Tout a commencé à Djemâa Saharidj

Par Hassina Amrouni

Djemâa Saharidj

Lorsqu'on évoque la question de l'héritage chez les Kabyles, revient la question de l'exhérédation des femmes kabyles. Si, de nos jours, cette pratique n'est pas généralisée, elle existe toujours dans certains villages et tribus. Mais quelle est l'origine de cette « loi » ?

Tout commence du temps de la Régence d'Alger. Avec la guerre de course instituée en Méditerranée, au lendemain des premières croisades, des Kabyles, pour subvenir aux besoins de leurs familles, louent leurs services aux Raïs corsaires d'Alger. Malheureusement, beaucoup sont faits prisonniers et jetés dans les geôles espagnoles. Dans les villages de Kabylie, il est de coutume de considérer les hommes pris par les corsaires comme morts. Une fois le temps des lamentations passé, les « veuves » devenues libres sont nombreuses à se remarier.

Mais voilà, coup de théâtre : en 1768, un traité est signé entre la Régence d'Alger et le royaume d'Espagne qui conduisit à la libération de quelque 1200 prisonniers parmi eux de nombreux Kabyles. En revenant dans leurs villages, quelle ne fut leur surprise de retrouver leurs femmes mariées à d'autres hommes.

Ces dernières avaient bien évidemment emporté avec elles leurs biens permettant ainsi à des « étrangers » d'en disposer. « Triste situation pour l'esclave qui ne revenait à la liberté que pour se voir dépossédé de son bien, chassé de son foyer. Cette liberté dut lui paraître bien amère », disait Boulifa.

Cela ne fut pas sans conséquence puisque des conflits prenant parfois des allures de vendettas éclatèrent entre les familles, les âarouch et villages. Pour les sages de la région, il fallait apaiser les colères et trouver des solutions pour remédier à cette situation pour le moins unique.

Un conclave est alors convoqué par l'un des descendants des Ath Lqadi Boukhtouche, auquel participent plusieurs tribus dont les Ath Fraoussen, Ath Khellili, les Ath Bouchaïb…

La réunion qui eut lieu vers la fin de l'année 1768 se tient sur la placette du village de Djemâa Saharidj, à l'ombre d'un olivier centenaire. Il semblerait que des conclaves similaires furent tenus dans d'autres régions de Kabylie, notamment à l'Arbâa (tribu des Att Irathen), Ouacif (confédération des Ath Betroun) et les Fliki (chez les Iâazouguen).

Après d'âpres discussions, il sera décidé de « l'exhérédation des femmes, comme mesure préventive des conflits ravageurs, mais à charge que celles-ci, en cas de divorce, puissent retrouver leur foyer paternel, et recouvrer pleinement le droit d'héritage tant qu'elles demeurent veuves. Si elles se remarient, elles perdent de fait leurs droits d'héritage.

Alors, pour sceller cet accord « confédéral » et mémoriser les actes de ce conclave, une « pierre salique » fut alors dressée sur la place du Marché ».

Il faut savoir que cette loi n'est pas immuable puisqu'en 1818, lorsque la peste ravagea la Kabylie, la Djemâa d'Ath Lahcene (tribu des Beni Yenni) décida d'accorder à la femme ses droits successoraux. Il fut, en effet, décidé que « quand un homme meurt sans postérité mâle, mais laisse soit des filles, soit des sœurs, une mère ou une veuve, à condition que celle-ci reste au domicile conjugal, le tiers de la succession du défunt leur est attribué... ».

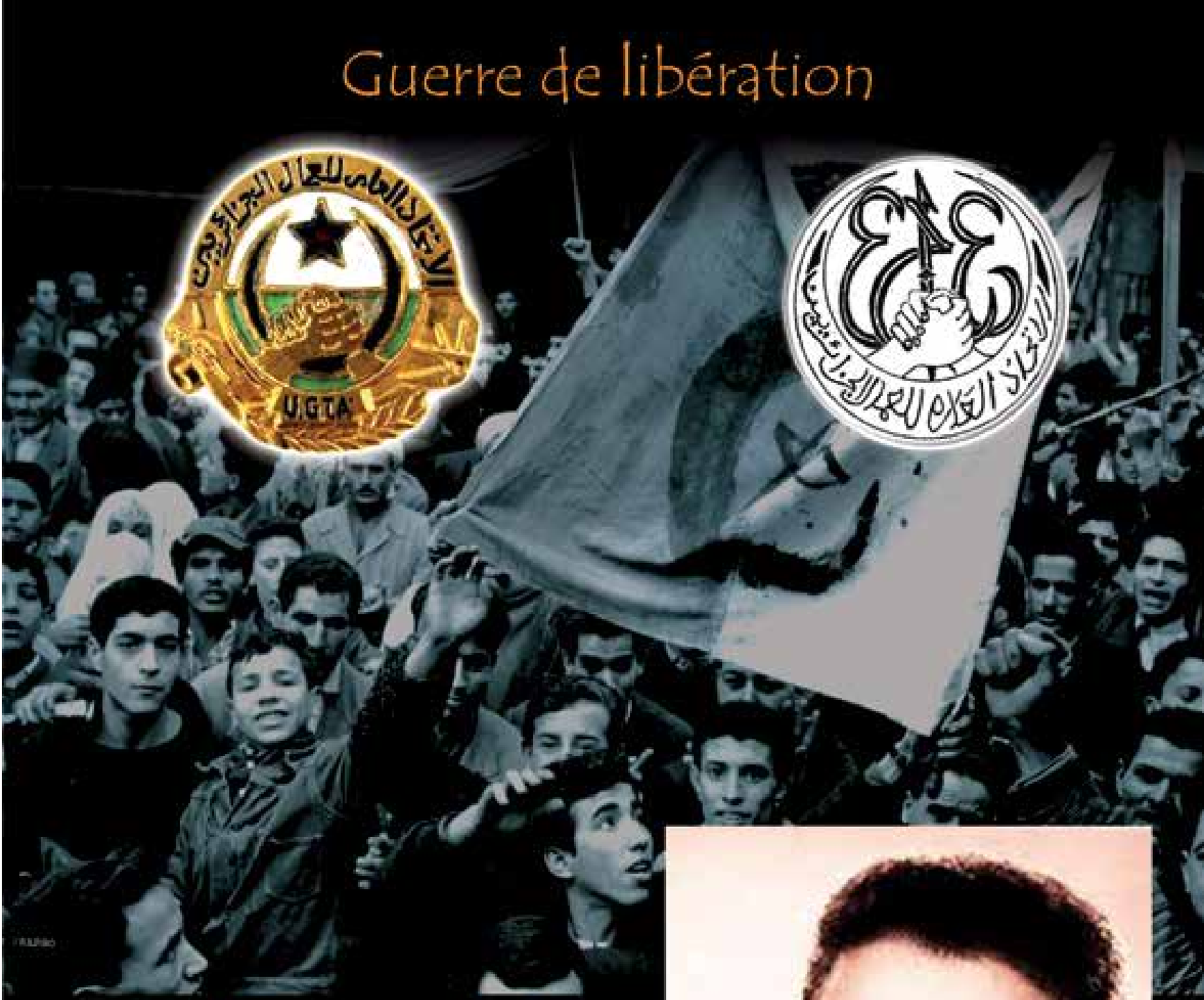
A noter que « la coutume admet que la femme dans le besoin a droit à l'usufruit d'une partie (généralement 1/3) des biens de son père ou de son mari. Entre autres procédés utilisés, la constitution des habous (ayant pour dernier dévolutaire une institution pieuse, zaouia) semble avoir la préférence des « testeurs ». Il est cependant précisé que le bénéficiaire ne doit pas quitter la maison du « de cujus ».

Si, d'aucuns considèrent cette loi comme injuste et en totale contradiction avec le texte coranique qui accorde à la femme la qualité d'héritière, dans la Kabylie d'aujourd'hui, l'application de droit coutumier n'est pas en passe d'être abandonné. Il existe, certes, des exceptions à la règle mais le rétablissement de la femme dans ses droits à l'héritage reste un chemin long et ardu.

Hassina Amrouni

Sources :
https://journals.openedition.org/insaniyat/11262
http://djurdjura.over-blog.net/article-djemaa-saharidj-de-l-antiquite-a-nos-jours-45925379.html

Guerre de libération



Aïssat Idir, PÈRE DU SYNDICALISME ALGÉRIEN

Par Hassina Amrouni

Djemâa Saharidj

Il y a 60 ans, Aïssat Idir devenait martyr de notre glorieuse révolution de novembre. Djemâa Saharidj, son berceau natal, le commémore chaque année, pour ne pas oublier le sacrifice de cet enfant du pays.

Né à Djemâa Saharidj, le 7 juin 1915 au sein d'une modeste famille, le jeune Idir grandira privé de l'amour maternel, sa maman étant décédée alors qu'il avait seulement six ans.

Inscrit à l'école primaire de son village, il y effectue une scolarité brillante qui lui ouvre le droit à une bourse pour préparer le concours d'entrée à l'Ecole normale d'instituteurs de Bouzaréah. Malheureusement, il est contraint d'abandonner les épreuves suite à un incident malheureux, renonçant ainsi à une carrière dans l'enseignement.

En 1935, il part à Tunis où il est accueilli par son oncle au sein de la famille. Là, il entame des études supérieures en droit et en économie. Il effectue ensuite son service militaire en Tunisie et en sort avec le grade de sergent.

De retour à Alger, il passe le concours de recrutement de personnels des ateliers industriels aéronautiques d'Afrique du Nord à Bordj El Bahri où il est reçu.

Naissance de la fibre syndicale

Grâce à son sérieux et son professionnalisme, Aissat Idir est rapidement promu au grade de chef de service. Il est ensuite envoyé par la direction de l'usine pour occuper les mêmes fonctions à l'aéroport de Casablanca.

Dès son entrée dans le monde professionnel, Aissat Idir est confronté à cette flagrante injustice dont souffrent les travailleurs algériens par rapport à leurs collègues français. Il n'hésite pas à se mobiliser pour défendre leurs intérêts. Ses camarades l'élisent comme membre de la commission exécutive des travailleurs du secteur d'Etat, affiliée aux syndicats communistes français.

Animé de cette fibre syndicale depuis quelques années déjà, Aissat Idir collabore entre 1946 et 1947 à la rédaction du journal la Nation algérienne, chargé de la rubrique « Le prolétariat algérien ».

Soupçonné de travailler avec l'Organisation Secrète (OS), il est arrêté durant quelques jours en 1950 avant d'être licencié par son entreprise sous prétexte de grève au sein de l'usine. Il est ensuite recruté comme chef de service à la Cacobat (Caisse des congés et du chômage-intempéries des travailleurs du Bâtiment et des Travaux publics), puis adhère au syndicat de l'entreprise.

A partir de 1949, il dirige un groupe de syndicalistes affiliés à la « Commission des affaires sociales et syndicales » créée par le Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (MTLD) puis choisit de soutenir le FLN.

A nouveau arrêté pour ses activités syndicales, il ne sera libéré qu'en décembre 1954.

Le 24 février 1956, le projet de création d'une centrale syndicale prend forme à l'issue du premier congrès de l'Union générale des travailleurs algériens (UGTA). Aïssat Idir sera le premier secrétaire général élu à la tête de cette organisation syndicale. Chez les travailleurs, l'engouement est général, pour preuve, dès le premier mois, plus de 100 000 travailleurs signent leur adhésion à l'UGTA.

Dès son installation, Aissat Idir commence à structurer l'union syndicale, en parallèle, il commence à recevoir au siège de l'organisation, sis au niveau de La Vigie, à Alger, des délégations de syndicalistes venant se plaindre de leurs dures conditions de travail. Il apportera également sa contribution à la création du journal de l'organisation syndicale, L'Ouvrier algérien, par le biais duquel les

travailleurs sont tenus informés des actions menées par la Centrale syndicale et sont mobilisés pour la lutte armée.

Suite à une série de grèves patriotiques initiées par le syndicat, une quarantaine de cadres et militants syndicalistes sont arrêtés entre les 22 et 23 mai 1956 sur ordre de Robert Lacoste, alors ministre délégué en Algérie. La police française envahit le bureau de Aissat Idir pour l'embarquer avec le reste de ses compagnons.

Conduit à la prison de Berrouaguia, il sera ensuite déplacé vers les prisons de Saint-Lo, Aflou, Bossuet avant d'être transféré à la prison de Barberousse à Alger. Accusé d'atteinte à la sécurité de l'Etat, il sera traduit ainsi que 22 autres syndicalistes devant la justice militaire. Malgré l'acharnement de la justice, il est brillamment défendu et fini par être libéré.

Le 13 février 1959, il est à nouveau arrêté. Durant son incarcération, Aissat Idir sera soumis aux plus abjectes séances de torture, ordonnées par le sinistre colonel Godart, alors dirigeant de la DST (Défense et sécurité du territoire). D'ailleurs, l'administration pénitentiaire est contrainte de le transférer à l'hôpital militaire Maillot, où un avocat de la défense, qui a pu lui rendre visite, témoignera des graves brûlures que Aissat Idir avait aux jambes. Version contredite par les autorités françaises. Pourtant, Aissat Idir décède des suites de ses brûlures le 26 juillet 1959. Une mort héroïque qui soulèvera une vague d'indignation dans le milieu syndical international. Il sera enterré au cimetière de Sidi M'Hamed à Alger.

Hassina Amrouni

Sources :
www.aps.dz
http://ffs1963.unblog.fr/2009/05/01/aissat-idir-lancetre-du-syndicalisme-algerien/
https://babzman.com/4835/